3

# THÉATRE FRANÇAIS

60358

## OU BIEN COLLECTION

DE

**Drames, Comédies,**
**Veudevilles & Tragédies**

Prix 2 Francs

PARIS
MICHEL LÉVY, Frères
Libraires-Editeurs

# L'OUVRIÈRE
# DE LONDRES

Digitized by Google

Digitized by Google

# L'OUVRIÈRE
DE
# LONDRES

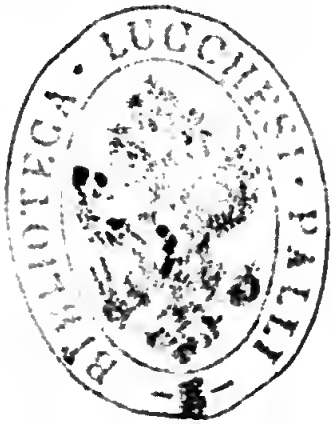
DRAME NOUVEAU EN CINQ ACTES

PAR

M. HIPPOLYTE HOSTEIN

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 11 novembre 1864.




PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1864

Tous droits réservés.

Digitized by Google

## Distribution :

| | | |
|---|---|---|
| VILMOTT | MM. | Clément-Just. |
| LORD JOCELYN | | Paul Bondois. |
| SCHARP | | Faille. |
| PADDY | | Berret. |
| BALDERBY | | Regnier. |
| LE DOCTEUR THORNE | | Adler. |
| SAMPSON | | Désorme. |
| HUMPHREY | | Richez. |
| UN JEUNE MARIÉ | | Thuilly. |
| UN MARIN | | Lavergne. |
| LE PATRON | | Nérault. |
| UN DOMESTIQUE | | Loyer. |
| UN LAQUAIS | | Jules. |
| UN CONSTABLE, personnage muet | | Guillot. |
| MARGUERITE VILMOTT | Mmes | Marie Laurent. |
| MISS LAURA | | Marie Lambert. |
| ÉLISABETH BOTHWELL | | Clarisse Miroy. |
| UNE JEUNE FILLE | | Malleville. |

Employés du chemin de fer, Voyageurs des deux sexes, Policemen, Valets, Femmes de service, Paysans, Paysannes, etc.

---

La scène se passe en 1853, à Londres et dans le comté de Cornouailles.

---

S'adresser à l'Ambigu : pour la musique, à M. Artus; pour la mise en scène, à M. Masson.

Digitized by Google

Quelques lignes de remerciements :

A madame MARIE LAURENT, la grande artiste qui a donné à l'auteur son dévouement si affectueux, — et à la pièce son cœur incomparable, son âme, son inspiration toute puissante ;

Au directeur, M. de CHILLY, esprit sagace et ferme, expérience consommée, droiture devenue proverbiale, mérites rares que je puis signaler avec d'autant plus de liberté, que M. de Chilly, n'est plus séparé, dit-on, que par un intervalle de temps assez court de l'époque où il jouira du repos doré qu'il a su se préparer ;

A M. DE LA FOSSE, régisseur-général ; à M. CLÉMENT-JUST, dont j'aime le talent et la personne ; à MM. PAUL BONDOIS, FAILLE, BERRET, LÉON DÉSORME, RÉGNIER, RICHEZ ; madame CLARISSE MIROY, le sourire de la pièce, mademoiselle M. LAMBERT et aux autres artistes du Théâtre de l'Ambigu-Comique qui m'ont donné, outre le concours de leur talent, le témoignage d'une sympathie personnelle dont je suis heureux ;

Enfin, à miss BRADDON, l'auteur remarquable d'une foule de romans déjà populaires en France. — Et, tandis que nous sommes à Londres, à l'occasion de Miss Braddon, déposons amicalement notre carte chez M. Charles Fechter, confrère obligeant non moins que grand artiste.

Avant de terminer, je ne puis résister au plaisir de reproduire, en partie, l'article que M. de Villemessant a consacré à l'*Ouvrière de Londres* et à son auteur.

C'est pour moi, une occasion d'adresser au célèbre critique mes vifs remerciements, et à l'ancien ami et associé, l'expression de ma sympathie cordiale.

HYPPOLYTE HOSTEIN.

---

On lit dans le *Figaro* du 17 novembre 1864 :

« L'auteur de l'*Ouvrière de Londres*, M. Hostein, qui, directeur du Théâtre du Châtelet, — et c'est une particularité curieuse — a donné sa pièce à un de ses concurrents, M. Hostein ne saurait

avoir un succès auquel je ne sois heureux d'applaudir. Personne n'a plus de droits que lui à mes sympathies. Nous avons dans les temps tripoté des journaux ensemble et même, si j'ai bonne mémoire, nous y avons fait notre apprentissage en y perdant pas mal d'argent; eh bien! je dois déclarer que je n'ai jamais eu avec qui que ce soit de plus agréables relations. Quand le quart d'heure de Rabelais a sonné, nous nous en sommes rapportés à notre teneur de livres, et nous avons, l'un comme l'autre, payé sans plus murmurer que le soldat de M. Scribe. Cela paraît tout simple, n'est-ce pas? Et cependant il est extrêmement rare que les choses se passent ainsi.

« Depuis cette époque, nous nous sommes perdus de vue, M. Hostein et moi: mais je n'ai pas oublié notre ancien compérage, et toutes les fois qu'il a monté une pièce, j'ai fait des vœux pour qu'elle réussît; vœux presque toujours exaucés, car le directeur du Châtelet, pour qui l'art des ballets et de la décoration n'a pas de secrets, est le plus habile metteur en scène que je connaisse.

« Rien d'étonnant donc à ce que l'*Ouvrière de Londres* ait obtenu un succès de bon aloi...

« Je ne défloreraï point par un récit froid et embarrassé les cinq actes de la nouvelle pièce de M. Hostein.

« Est-elle attachante? oui. Dramatique? beaucoup; voilà l'important.

« Le quatrième acte est excellent d'un bout à l'autre; madame Laurent y est merveilleuse...

« Je résume en ce peu de mots mon opinion: c'est une pièce bien faite, intéressante, qui tiendra longtemps l'affiche.

« Je ne parle pas en journaliste, et j'ai soin, toutes les fois que je rends compte de mes impressions au théâtre, de me placer au point de vue du public; excellente position pour bien juger. Aussi crois-je que je ne me trompe guère, et que si je déclare que je me suis véritablement amusé à une pièce, tout le monde peut y aller de confiance et s'y amusera autant que moi.

« Et pour finir par un mot aimable, à l'adresse de mon ancien copin, je promets formellement à M. Hostein, que si jamais j'ai un théâtre, — ce que je ne souhaite pas: ah! mon Dieu! il ne me manquerait plus que cela! — j'inaugurerai ma direction en lui commandant, pour pièce d'ouverture, un drame aussi émouvant que son *Ouvrière de Londres*. » H. DE VILLEMESSANT.

# L'OUVRIÈRE
# DE LONDRES

---

## ACTE PREMIER

Une gare de chemin de fer à Londres.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

UN LAQUAIS, PADDY, EMPLOYÉS DE CHEMIN DE FER.

LE LAQUAIS.

C'est le train de dix heures pour Southampton?

PADDY.

Oui.

LE LAQUAIS.

Alors, c'est ici qu'il me faut retenir tout un compartiment pour ma maîtresse ?

PADDY.

Votre maîtresse? n'est-ce pas la vieille Lady Bloombery qui aime tant les perroquets ?...

LE LAQUAIS.

Qu'est-ce à dire ?

PADDY.

Cela veut dire qu'elle aime les perroquets.

Digitized by Google

LE LAQUAIS, avec intention.

Moi, je ne les aime pas quand ils bavardent trop.

PADDY.

Compris, l'ami, eh! eh! bien répondu! choisissez et retenez votre compartiment. Ah! à propos, vous avez les six tickets?

LE LAQUAIS.

Les voici, sans rancune.

PADDY.

Sans rancune.

## SCÈNE II

PADDY, UN MARIN, puis VILMOTT.

LE MARIN.

Pour Southampton?

PADDY.

En face de vous...

LE MARIN.

L'heure du départ?

PADDY.

Dix heures.

LE MARIN.

Encore une heure à attendre!

PADDY.

Quel soupir... mon brave! je devine... quelque tavernier avec qui vous avez eu un petit reliquat de compte et à qui vous aviez voulu échapper en partant tout de suite, hein?

LE MARIN.

Non, c'est ma femme, ma pauvre femme, et l'enfant, que j'aurais mieux aimé ne plus revoir! une heure! ils ne voudront pas manquer de venir encore me dire adieu.

PADDY.

C'est pour un long voyage?

LE MARIN.

Long!... éternel peut-être! je suis une recrue de marine, je pars... pour les Indes... Ils m'ont fait boire, et, j'ai signé mon engagement sans savoir ce que je faisais. Maintenant! c'est fini! — Voilà deux nuits et deux jours que la femme pleure... que va-t-elle devenir avec l'enfant?

Digitized by Google

PADDY, brusquement.

Donnez-moi son adresse.

LE MARIN.

Pourquoi?

PADDY.

Pour l'empêcher de mourir de faim le jour où tout viendrait à lui manquer... moi aussi j'ai femme et enfant... moi aussi j'ai été à la mer.

LE MARIN.

Dieu vous bénisse, je vais écrire l'adresse... je reviens... merci... (Il sort.)

VILMOTT, qui est entré depuis un moment, à part.

Pauvre diable!... Et je me plains, moi! (A Paddy.) Vous êtes un brave homme, vous!

PADDY.

Qu'est-ce que vous voulez?

VILMOTT.

Moi, rien, j'observe, je me promène... ici ou là. — Qu'importe? pourvu que je fume ma pipe... Londres, c'est notre propriété à nous qui n'avons rien! vous êtes un brave homme. (Il va à l'écart.)

## SCÈNE III

LES MÊMES, puis SCHARP, HUMPHREY.

HUMPHREY, à Paddy.

Monsieur, un mot?

PADDY.

A votre service.

HUMPHREY.

Vous n'avez pas connaissance que l'on ait reçu les bagages de Lord Jocelyn Haughton?

PADDY.

Comment dites-vous?

HUMPHREY.

Lord Jocelyn Haughton.

PADDY.

Lord Jocelyn Haughton. — Non, mais ils ne sont pas en retard, le train ne part pas encore.



Digitized by Google

HUMPHREY.

Merci. (Il sort.)

PADDY, voyant entrer Scharp.

Ah ! monsieur Scharp.

SCHARP.

Silence, Paddy, il est inutile de me nommer si haut : mon nom est une enseigne.

PADDY.

Oui, c'est vrai, tout le monde sait à Londres et bien autre part que monsieur Scharp est le premier Détective qui existe... Le plus fin, le plus habile de tous les inspecteurs particuliers de la police de Londres.

SCHARP, l'interrompant.

Trève de compliments, Paddy, viens ici... plus près... voilà cinq shellings pour toi : donne-moi ton caban et cache-moi dans ta guérite jusqu'au départ de ce train.

PADDY.

Ah! ah!... il y a du nouveau, monsieur Scharp?

SCHARP.

Peut-être !...

PADDY.

Contez-moi ça, monsieur Scharp.

SCHARP.

Je n'ai pas le temps.

PADDY.

Je vous en prie... je raffole de ce genre d'histoires... voilà le caban, qu'est-ce que c'est?...

SCHARP, s'habillant.

Toujours la même chose... un drôle qui a volé dans la caisse de son patron, et qui se dispose à filer à l'étranger, avec une femme.

PADDY.

Ce n'est que cela ?

SCHARP.

Pas davantage, — conduis-moi vite dans ta cabane : delà rien ne m'échappera... mon homme doit prendre le train de dix heures... sans doute il ne se croit pas déjà en état de surveillance... allons.

PADDY, le conduisant.

Voilà, monsieur Scharp. (Ils sortent.)

VILMOTT, seul un moment.

Un terrible homme que ce Scharp! je ne voudrais pas

avoir affaire à lui. — Et pourtant qui sait? cela peut arriver à tout le monde!

## SCÈNE IV

VILMOTT, UN JEUNE HOMME, accompagné de MISS MARY.

MARY.

Par ici, cousin, c'est ici.

LE JEUNE HOMME.

Un renseignement, monsieur?

VILMOTT.

A votre service mon gentleman!

LE JEUNE HOMME, timidement.

Pourrait-on en payant, bien entendu, avoir tout un compartiment bien que n'étant que deux personnes?

VILMOTT, à part.

Tiens! tiens! la demoiselle est jolie.

MARY.

Dites donc, monsieur, il ne faut pas sourire.

VILMOTT.

Miss, je n'ai rien dit qui puisse vous faire supposer...

MARY.

Si fait. Vous avez ri. Mon cousin est timide, mais je ne le suis pas moi!... Charles s'est marié ce matin... il enlève sa femme comme cela doit se faire naturellement... il n'osait pas demander un compartiment. Heureusement qu'Emilie, la nouvelle mariée, m'a tout confié: alors j'ai offert d'accompagner Charles qui ne se serait jamais décidé à venir tout seul. Vous voyez bien qu'il n'y a pas de quoi rire.

VILMOTT.

Ah! sans aucun doute, Miss.

MARY.

D'ailleurs ma gouvernante n'est pas très-loin et au besoin, elle vous dira ce que nous sommes et ce que nous valons: allons vite, indiquez-nous un compartiment.

VILMOTT.

Je ne peux pas.

MARY.

Vous ne pouvez pas! nous sommes dans notre droit, en

Digitized by Google

payant. Voyons, Charles, parlez... fâchez-vous donc... (A Vilmott.) Et pourquoi ne pouvez-vous pas, monsieur?...

VILMOTT.

Tout simplement parce que je ne suis pas employé du chemin de fer; je suis un étranger comme vous, Miss, et il me reste à féliciter monsieur votre cousin, d'avoir épousé Miss Emilie, adressez-vous à monsieur (Il désigne l'employé du chemin de fer qui entre.)

LE JEUNE HOMME.

Venez... ma cousine.

MARY.

Vous voyez bien mon cousin que... (Ils sortent.

PADDY.

Place! place!... Voici le train de Paddy-wood qui entre à la gar ! (Cris divers, mouvement de gens qui sortent des wagons pour rentrer à Londres: parmi les arrivants parait Marguerite tenant un carton à chapeau.)

## SCÈNE V

MARGUERITE, VILMOTT.

MARGUERITE, reconnaissant Vilmott.

Mon père!

VILMOTT.

Marguerite!

MARGUERITE.

Une bonne rencontre, mon père, et un bonheur dont vous me privez trop souvent. Pourquoi n'êtes-vous pas revenu à la maison de toute la semaine, vilain père!

VILMOTT.

Tu vas me gronder... déjà!

MARGUERITE.

Dieu m'en garde. Je suis trop contente de vous retrouver. Vous me fuiriez encore.

VILMOTT.

Te fuir...

MARGUERITE, à Paddy.

Voici le bulletin des bagages... ayez l'obligeance de les retirer, je vous prie, vous me retrouverez ici. (A Vilmott.) Je ne vous quitte plus mon père.

PADDY.

Ce sera peut-être un peu long à cause de l'encombrement.

MARGUERITE.

J'attendrai, êtes-vous pressé, père?

VILMOTT.

Pressé, pourquoi serais-je pressé? Tu sais bien que je n'ai rien à faire. Sans toi... il y a beau jour que la misère m'aurait achevé... ah!

MARGUERITE.

Ne pensez pas à cela, père. Le bon Dieu m'envoie du travail... oh! je n'y peux plus suffire. Ce n'était pas assez de la ville... voilà les châteaux qui s'en mêlent. Tenez en ce moment même savez-vous d'où j'arrive... de chez une dame très riche qui demeure à Bentenham et qui me donne beaucoup... mais beaucoup d'ouvrage très-bien payé! Je rapporte des masses de caisses et de cartons. Elle est très coquette, ma protectrice... dame! elle est âgée... mais riez donc un peu, pauvre cher père! car votre fille vous aime bien tendrement, allez, malgré tous les tours que vous lui jouez.

VILMOTT.

Travailler!... toujours travailler. Voilà ton lot à toi... mon enfant! tu m'aimes, oui, je le sais... mais aussi toi, tu es mon unique affection!... oh!... oui!... et la rage me suffoque lorsque je viens à songer au mal que tu te donnes...

MARGUERITE.

Pourquoi s'irriter contre la destinée! cher père, pour moi le travail n'est pas une peine. Eh! mon Dieu! ne faut-il pas que tout le monde travaille? Je fais comme tout le monde. Je ne me plains guère de me piquer les doigts jusqu'à l'os... C'est qu'alors je suis pressée... besogne faite, c'est argent gagné. Ce dont je me plaindrais si en le faisant je ne craignais d'offenser à la fois Dieu et vous-même... Ce qui me fait souffrir, c'est de voir que mon père qui réunit toutes les conditions nécessaires à une haute position, est désespéré... ce qui me rend malheureuse, c'est qu'il reste souvent en proie à une sombre mélancolie, sous l'influence de laquelle il passe des heures entières à réfléchir au coin du modeste foyer de sa fille, ou bien, tout à coup il disparait tantôt pour quelques jours, tantôt pour des semaines et des mois, oui des mois... sans songer que pendant une si longue absence, la pauvre Marguerite endure les angoisses de l'attente... et qu'elle en arrive même à ne plus pouvoir travailler, parce que ses yeux

sont obscurcis par les larmes... il est vrai qu'alors il lui reste la ressource de prier.

VILMOTT, attendri.

Ma fille! ma fille!... je te regarde avec admiration. Je ne sais que penser de toi! Tu es résignée... parfois même tu parais satisfaite bien que la vie n'ait été pour toi qu'amertumes et chagrins... Lorsque je songe à ton malheureux mariage contracté pendant une de mes longues absences, avec ce gentilhomme qui a profité de ton isolement pour t'abandonner... ah!... monsieur Gilbert, vous, le descendant des nobles comtes de Haugthon, si jamais je vous retrouve!...

MARGUERITE.

Espérons que Dieu continuera de l'éloigner de vous, mon père... mais à quoi bon rappeler ces tristes souvenirs? ils ne servent qu'à vous irriter, vous mon père, et à m'ôter ma force à moi!

VILMOTT.

Je le retrouverai : le hasard fait des miracles plus grands que celui-là... et cependant...

MARGUERITE.

Que voulez-vous dire?

VILMOTT.

Pourquoi faut-il que je ne l'ai jamais vu... ton... mari? ses traits se seraient gravés... là... et alors...

MARGUERITE.

Laissez cela, mon père.

VILMOTT.

Laisser cela? non! je ne puis me consoler de la faute que j'ai commise en quittant ma fille... et en la livrant à elle même toute jeune encore.

MARGUERITE.

Malgré ce qui est advenu vous pouvez rester fier de votre enfant! elle n'a cédé à Lord Gilbert Haugthon qu'à la condition d'être sa femme et elle l'est devenue.

VILMOTT.

Oui, mais à quoi cela a-t-il servi? à peine marié, ton Gilbert a eu honte de toi, parce que tu n'étais qu'une ouvrière, et le gentilhomme sans fortune, le mari sans honneur, a quitté sa femme, et depuis nul n'a pu savoir ce qu'il était devenu.

MARGUERITE.

Je n'ai point cherché à l'apprendre. Il est parti... j'ai bien

pleuré, j'ai regardé en moi-même, je me suis dit que je n'avais rien à me reprocher, alors j'ai essuyé mes yeux et j'ai attendu.

VILMOTT.

Tu l'aimais donc bien?

MARGUERITE.

Oui, mon père!

VILMOTT.

Cependant je t'ai vu quelquefois en proie à l'irritation, à la colère.

MARGUERITE.

Hélas! je suis exaltée, je sens vivement, j'ai tort. Il n'est pas sans excuse. Ce mariage était une folie. La misère semblait avoir effacé les distances entre lui et moi, mais ces distances existent toujours quoiqu'on fasse. Parfois les branches cadettes des grandes familles sont dans le plus profond dénûment tandis que les aînées remuent des millions, cela n'empêche pas les cadets, tout pauvres qu'ils sont, de porter très-haut l'orgueil de la race... Gilbert a sans doute éprouvé cela après notre mariage. Il a du souffrir beaucoup aussi; il était faible... L'amour résiste mal à la misère. Que voulez-vous, il a eu du découragement, de la défaillance... il est parti... pauvre Gilbert!

VILMOTT.

Tu l'aimes encore?

MARGUERITE.

Toujours!

VILMOTT.

Pourquoi donc l'aimes-tu cet homme?

MARGUERITE.

Pourquoi? parce que je l'aime! C'est l'unique raison de notre cœur à nous autres femmes. Nous aimons parce que nous aimons.

VILMOTT.

Mais enfin, tu n'as donc pas d'ambition?

MARGUERITE.

Au contraire, j'en ai beaucoup.

VILMOTT, joyeux.

Allons donc!

MARGUERITE.

Mais pas pour moi.

Digitized by Google

VILMOTT.

Pour qui?...

MARGUERITE.

Pour vous!

VILMOTT.

Marguerite! Marguerite! tu es la meilleure et la plus inexplicable des créatures.

MARGUERITE.

Comment cela, père?

VILMOTT.

Depuis la mort de ta pauvre mère tu n'as pas cessé un seul instant d'être pour moi une fille dévouée, fidèle, respectueuse... et cependant...

MARGUERITE.

Etait-ce à votre fille à vous juger?

VILMOTT.

Toute autre à ta place aurait voulu savoir...

MARGUERITE, voulant l'arrêter.

Père!

VILMOTT, avec feu.

Non!... je parlerai... il y a longtemps que tout cela me pèse, m'étouffe ... on ne nous entend pas. On ne s'occupe pas de nous... qui s'intéresse aux affaires de Joseph Vilmott avec sa fille Marguerite?

MARGUERITE.

Venez à la maison.

VILMOTT.

Plus tard, je me trouve bien là... Je veux tout dire pendant que j'y suis... Tu m'as vu disgracié et chassé chaque fois que j'ai voulu m'implanter quelque part : tu m'as vu essayer tantôt un métier et tantôt un autre sans jamais réussir dans aucun. Tu m'as vu commis dans les bureaux d'un négociant, acteur, auteur et simple paysan travaillant à la journée, et tu as assisté à l'insuccès de toutes mes tentatives... tu as vu tout cela, et tu as souffert, mais tu ne m'as jamais demandé pourquoi il en était ainsi... Tu n'as jamais cherché à découvrir le secret de ma vie.

MARGUERITE.

Si je n'ai pas cherché, ça été parce que je comprenais que votre secret devait être pénible à avouer. J'ai passé des nuits entières à me demander quelle pouvait être la cause du malheur qui vous poursuivait partout. Mais pourquoi vous au-

Digitized by Google

rais-je adressé des questions auxquelles vous ne pouviez répondre sans souffrir?... J'ai entendu des personnes dire du mal de vous, mais elles n'ont jamais repété en ma présence les paroles qu'elles avaient prononcées une première fois... Oh! père! cher père! je ne vous demande pas de confidences, je ne veux que votre amour, et croyez bien ceci : que vous ayez, ou non, confiance en moi, rien sur terre ne pourra jamais vous aliéner mon cœur.

VILMOTT.

Es-tu sûre de cela Marguerite?

MARGUERITE.

Tout à fait sûre...

VILMOTT.

Rien ne pourra m'aliéner ton cœur?

MARGUERITE.

Rien au monde!

VILMOTT, après un temps.

Et si je n'étais pas digne de ton amour?...

MARGUERITE.

Il m'est impossible de m'arrêter à cette idée. L'amour ne se mesure pas sur les mérites de ceux que nous aimons. S'il en était ainsi, il n'y aurait pas de différence entre l'amour et la justice.

VILMOTT.

Oh! Marguerite!... Eh! bien, non... Tu me trompes par pitié filiale...

MARGUERITE.

Vous tromper, moi?

VILMOTT.

Tu as deviné!... tu sais...

MARGUERITE, hésitant.

Non... non...

VILMOTT.

Tu as déviné... Eh bien, si tu as lu dans ma conscience ou dans ma vie, dis-le sans crainte, dis-le : cela me soulagera.

MARGUERITE.

Mon père, j'ai cru pouvoir supposer que la raison pour laquelle vous n'avez jamais prospéré, pour laquelle tant de personnes sont contre vous, provient de quelque erreur commise il y a longtemps, bien longtemps, à l'époque où vous étiez jeune et insouciant, et où vous saviez à peine l'impor-

Digitized by Google

tance de ce que vous faisiez : cette erreur, vous l'avez expiée par la douleur et le repentir ; mais, quand vous avez voulu changer d'existence et revenir au bien, le monde a refusé de vous pardonner cette ancienne erreur. Est-ce cela, père ?

VILMOTT.

C'est cela Marguerite, moins un fait qui a une haute importance.

MARGUERITE.

Quel fait ?

VILMOTT.

Le voici. Lorsque je commis cette... erreur, ce fut pour un autre. Je fus poussé au mal par un autre. Je ne profitai pas moi-même de ma faute et je n'espérais pas en retirer de profit. Mais lorsque tout fut découvert, ce fut sur moi que tombèrent la ruine et la honte, tandis que l'homme pour qui j'avais fait le mal, l'homme dont j'avais été le jouet, me tournait le dos et refusait de prononcer un seul mot pour me justifier quoiqu'il ne courut aucun danger lui-même et qu'une simple parole de lui eût suffi pour me sauver... c'était bien dûr n'est-ce pas ?

MARGUERITE.

Dûr ! c'était cruel, lâche, infâme !

VILMOTT.

Dès ce jour, Marguerite, je fus ruiné, perdu ! Je n'avais plus le droit de lever la tête parmi les honnêtes gens. J'étais un paria, un reprouvé !

MARGUERITE.

Ah ! pauvre père !...

VILMOTT.

Un homme meilleur que moi aurait persévéré en dépit de tout peut-être, mais moi, je ne le pus pas, je succombai à l'épreuve et je m'abaissai de plus en plus. Toutes les disgrâces qui m'ont accablé, tous les malheurs que j'ai supportés, toutes les fautes que j'ai commises je les impute au même homme.

MARGUERITE.

Dites-moi son nom, père, dites-moi le nom de cet homme ?

VILMOTT.

Pourquoi veux-tu savoir son nom ?

MARGUERITE.

Peu importe pourquoi ! dites-le-moi ! dites-le-moi ! oh ! dites moi son nom !

VILMOTT.

Il s'appelle Henri Dunbar. Il est le fils d'un riche banquier. Au mois de mars dernier, j'ai vu dans les journaux l'annonce de la mort de son père ; son oncle mourut il y a dix ans, et il hérite de la fortune du père et de l'oncle. Tout lui a souri, il n'a jamais souffert, lui, de ce faux pas dans la vie qui causa ma ruine ; il va revenir de l'Inde riche à millions et il verra le monde à ses pieds : malédiction sur lui ! si mes souhaits sont exaucés, chacune des guinées qu'il possède se changera en serpent pour le mordre et le torturer !

MARGUERITE.

Henri Dunbar ! Henri Dunbar ! je me souviendrai de ce nom là ; à revoir père.

PADDY, apportant les bagages.

Voici vos bagages. (Vilmott s'éloigne.)

MARGUERITE.

Vous viendrez ce soir père ?

VILMOTT.

Oui, oui ! à ce soir ! (Il sort.)

MARGUERITE, s'éloignant.

A ce soir ! (A elle-même.) Henri Dunbar !.. (Elle sort.)

## SCÈNE VI

PADDY, HUMPHREY, puis JOCELYN, FACTEURS.

HUMPHREY.

Y a-t-il quelque chose de nouveau au sujet des bagages de lord Haughton ?

PADDY.

Oui, monsieur, ils sont arrivés.

JOCELYN, entrant.

Et moi, aussi, j'arrive cher Humphrey.

HUMPHREY.

Lord Jocelyn Haughton ! je puis donc vous donner ce titre enfin !

JOCELYN.

Oui, mon ami, oui ! Humphrey, le cher compagnon de

mon enfance. Oui, tu peux m'appeler maintenant Lord Jocelyn comte d'Haughton! Toutes les formalités d'héritage viennent d'être terminées. Je suis bien et dûment en possession et nous allons nous rendre immédiatement à Jocelyn s'Rock, l'un de mes châteaux... Mes châteaux!... quel rêve! Arrière ce nom de Gilbert sous lequel j'ai si longtemps caché la misère de ma jeunesse! arrière! comprends-tu? mon bien-aimé cousin Lord Philippe d'Haughton qui meurt tout à coup sans héritier direct à la veille de se marier, et c'est à moi, Gilbert le mendiant, Gilbert le vagabond, que cette immense fortune des Haughton arrive subitement! ô hasard! voilà bien de tes coups! j'ai failli en mourir de joie!

HUMPHREY.

Ce n'est pas le moment Milord.

JOCELYN.

Non certes : maintenant, toi qui vas être mon factotum, mon autre moi-même, prends soin de nos bagages, ils sont encore modestes, mais j'ai laissé mes ordres aux fournisseurs de Londres, on nous expédiera mes commandes au château! au château!... j'en deviendrai fou!... ah! nous allons être bien heureux!

HUMPHREY.

Milord, vous me raconterez vos aventures!

JOCELYN.

Oui, je te dirai tout... depuis le moment où nous nous sommes quittés alors que nous étions enfants, jusqu'à ces derniers jours ou je t'ai retrouvé dans l'étude de maître Bagswell où t'amenait la succession de ta pauvre mère ma nourrice, et là... Mais à propos de Bagswell, je me rappelle... j'ai un ordre pressant à lui donner... J'ai encore le temps... (Il regarde à sa montre.)

HUMPHEY.

Voulez-vous que je vous évite cette peine? dites-moi ce dont il s'agit.

JOCELYN.

Non... attends-moi dans la gare. (A part) je suis marié!... personne, pas même lui ne doit le savoir... Mais si Marguerite Vilmott s'avisait de... ah! il y a bien longtemps que je n'ai entendu parler d'elle... il est vrai que j'ai couru en province et à l'étranger et que... enfin, on ne peut pas savoir... si le sort qui me favorise s'acharnait jusqu'au bout à me rendre heureux! Si j'étais devenu libre!... courons donner

mes dernières instructions à Bagswell. (A Humphrey.) Promène-toi, attends-moi, je reviens! (Il sort.)

HUMPHREY.

Quelle tête! quelle tête!... après cela, quand on hérite tout à coup de plusieurs millions, c'est bien excusable!

## SCÈNE VII

SAMPSON BALDERBY.

BALDERBY.

Venez, M. Sampson. J'ai donné votre bagage... voici votre billet, tout est en règle, vous avez encore près d'une demi heure à attendre... asseyez-vous là... vous êtes un peu souffrant... il est inutile de vous fatiguer.

SAMPSON.

Vous êtes bien honnête, monsieur Balderby.

BALDERBY.

Je vous disais donc, cher M. Sampson que je n'ai jamais vu monsieur Henri Dunbar.

SAMPSON.

Cela n'est pas étonnant, M. Balderby, vous êtes un jeune homme. Vous n'êtes entré dans la maison que bien des années après le départ de M. Henri Dunbar pour les Grandes-Indes.

BALDERBY.

Oui, mais cette aventure de jeunesse à laquelle nous faisions allusion tout à l'heure, j'en ai entendu parler quelquefois à voix basse parmi les commis de la maison... Contez-moi donc le fait, M. Sampson, puisque Milord Henri Dunbar est attendu ici, il importe que nous sachions ce qu'il y a de vrai dans cette histoire; nous pourrons apprécier ainsi quelle espèce d'homme est notre nouveau chef.

SAMPSON.

Oh! certainement, monsieur. Il y a vingt-cinq ans ce mois-ci, que tout cela eut lieu. M. Henri Dunbar était alors un très-beau jeune homme, généreux et prodigue de son argent, mais emporté et volontaire... son régiment était en garnison près de Londres; monsieur Henri venait très souvent dans les bureaux pour chercher de l'argent ou en demander; ce fut en faisant ces visites qu'il rencontra mon frère,

qui était un beau garçon, oui, aussi beau et aussi distingué que le jeune officier lui-même, car le pauvre Joseph Vilmott (c'est le nom de mon frère, monsieur), avait reçu une éducation qui n'était pas en rapport avec sa position. Il était le favori de ma mère et de quinze ans plus jeune que moi... M. Henri remarqua Joseph et causait avec lui d'habitude en attendant de voir son oncle ou son père... Enfin, il demanda un jour à mon frère si cela lui plairait de quitter la banque, et d'aller vivre avec lui comme homme de confiance. Joseph accepta cette offre, malgré toutes les remontrances de ma pauvre mère et les miennes. Il s'en alla vivre avec M. Henri Dunbar.

BALDERBY.

Ce fut alors qu'eut lieu l'affaire des faux billets?

SAMPSON.

Oui, monsieur : sir Henri perdit une très grosse somme aux courses, il voulut emprunter pour rembourser; les prêteurs firent défaut; à bout de ressources et à la veille du paiement, M. Henri proposa à mon frère de contre-faire la signature de Lord Vanlorme dont le crédit était de premier ordre. Mon pauvre frère aimait beaucoup son maître et il consentit.

BALDERBY.

Quel malheur! alors on s'aperçut?...

SAMPSON.

Que la signature était fausse? Oh! sur le champ, Monsieur!... On tint la chose secrète; seulement on envoya chercher le jeune officier, M. Henri Dunbar. Le père se borna à lui mettre sous les yeux le billet faux. — Le jeune homme balbutia quelques excuses sans suite sur les dettes d'honneur qu'il était forcé de payer. — On lui demanda si la signature avait été contrefaite par lui ou par un autre. Il hésita un moment, et finit par avouer le nom de son complice. — Je regardai cet aveu comme lâche et cruel. Il avait tenté mon frère, et il ne devait pas faire retomber la faute sur lui. — Joseph arriva à son tour. — Messieurs, messieurs! m'écriai-je, ayez pitié de lui, songez qu'il est presque enfant encore et que ce qu'il a fait lui a été dicté par son dévouement pour son maître. — M. Dunbar secoua la tête. — Je n'ai pas de pitié, répondit-il sévèrement; sans lui, son maître n'aurait jamais fait un faux. — Joseph ne souffla mot à ces dures paroles, mais quand sa main se posa sur le bou-

ton de la porte, il se retourna et regarda Henri Dunbar. —N'avez-vous rien à dire pour ma défense, Monsieur? Je vous ai été très-attaché, et je ne veux pas avoir sur vous de mauvaises pensées, au moment de notre séparation. N'avez-vous pas un mot à prononcer en ma faveur?— M. Henri garda dédaigneusement le silence. — Alors Joseph se tourna vers le banquier, avec une vive rougeur sur la figure et les yeux flamboyans! — Si jamais, dit-il en montrant du doigt M. Henri Dunbar, si jamais nous nous retrouvons en ce monde, malheur à lui! — Il était parti avant que quelqu'un eût songé à lui répondre; depuis ce moment là, Monsieur Balderby, je ne l'ai plus revu!

BALDERBY.

Pauvre M. Sampson! je regrette d'avoir réveillé ces tristes souvenirs, et cependant vous l'avouerai-je, je ne suis pas fâché d'être exactement renseigné; maintenant je m'explique comment on a exilé M. Henri Dunbar aux Grandes-Indes, après lui avoir fait vendre sa commission militaire; comment, après le décès de sa femme, morte de la poitrine aux Grandes-Indes, il a envoyé en Angleterre Miss Laura, alors toute enfant, par crainte de la voir périr sous ce climat brûlant du mal terrible qui avait enlevé sa mère!

SAMPSON.

C'est cela! c'est bien cela!

BALDERBY.

De telle sorte qu'aujourd'hui, Monsieur Sampson, vous êtes le seul ici qui connaissiez M. Henri Dunbar?

SAMPSON.

Le seul absolument!

BALDERBY.

Allons, M. Sampson, voici, je crois, le moment du départ. En votre qualité de doyen de la maison, c'est à vous que revenait l'honneur d'aller recevoir notre nouveau chef. Vous avez les instructions et les pouvoirs nécessaires. Présentez nos hommages respectueux à Milord Dunbar. Dites-lui que nous attendons ses ordres. A propos, mademoiselle Laura va retourner à Dunbar-Castle, elle va tout préparer pour la réception de ce père qu'elle aime tant, sans l'avoir jamais vu. Mon Dieu! sera-t-elle heureuse de l'embrasser, de le contempler.

SAMPSON.

Pauvre chère demoiselle! si bonne et si charmante!

Digitized by Google

BALDERBY.

Quelle étrange chose que ces longues séparations? Miss Laura Dunbar pourrait passer dans la rue à coté de son père sans le reconnaître; et pourtant son affection pour lui n'a pas varié durant ces longues années.

SAMPSON.

C'est pourtant vrai!

BALDERBY.

Il n'existe pas, je crois, de portrait de M. Henri Dunbar?

SAMPSON.

Non Monsieur, je ne pense pas, je n'en ai jamais vu.

BALDERBY.

Allons, je vous laisse... Je n'en finis pas avec mon bavardage... bon voyage, cher monsieur Sampson, bon voyage, et encore une fois pardon.

SAMPSON.

Ne vous excusez pas Monsieur Balderby... vous être trop bon en vérité.

## SCÈNE VIII

SAMPSON, JOSEPH VILMOTT, PADDY.

PADDY.

Southampton! Southampton! Southampton! (Allées et venues au fond.)

VILMOTT, s'approchant de Sampson.

Bonjour Sampson Vilmott.

SAMPSON.

Qui m'appelle?

VILMOTT.

Moi... Joseph Vilmott...moi, votre frère, ne me reconnaissez vous pas?

SAMPSON.

Ah!

VILMOTT.

Oui dévisagez-moi bien, et ne me reconnaissez pas si vous pouvez, ce sera de la prudence de ne pas me reconnaître. Je ne fais honneur à personne et encore moins à vous, n'est-ce pas?

Digitized by Google

SAMPSON.

Joseph! est-ce vrai? êtes-vous réellement mon malheureux frère? Je vous croyais mort, Joseph, mort depuis longtemps.

VILMOTT.

Et vous ne demandiez pas mieux, sans doute?

SAMPSON.

Dieu sait que j'ai toujours plaint votre infortune et que je vous ai même excusé, alors que vous étiez le plus coupable!

VILMOTT.

Si vous m'aimiez tant que cela, comment se fait-il que vous soyez resté dans la maison Dunbar?

SAMPSON.

Joseph, ne soyez pas injuste envers moi. Si je n'étais pas resté dans cette maison... peut-être notre mère serait-elle morte de faim.

VILMOTT, attendri.

Ah!

SAMPSON.

Il faut que je parte... donnez-moi votre adresse, Joseph, je vous écrirai.

VILMOTT.

Soit! où allez-vous?

SAMPSON.

A Southampton.

VILMOTT.

A Southampton? Et qu'allez-vous faire là?

SAMPSON.

Je vais attendre l'arrivée de notre patron, M. Henri Dunbar.

VILMOTT.

Henri Dunbar! ah! il revient! Parbleu! c'est un coup du sort, venez!

SAMPSON.

De quel air vous me dites cela! m'accompagner? vous! pourquoi?

VILMOTT.

Pourquoi? pour aller avec vous attendre l'arrivée d'Henri Dunbar.

SAMPSON, comme éclairé d'une idée subite.

Vous!... avec... avec lui... non... cela ne se peut pas... (Il veut s'éloigner, Vilmott le suit, Samspon le repoussant.) Ne venez pas, ne me suivez pas, je ne le veux pas!

VILMOTT.

Et moi, je le veux!

PADDY, intervenant.

Eh bien! une querelle?

VILMOTT.

Non, une explication, c'est mon frère.

PADDY.

Dépêchez-vous, on part. (Il s'éloigne.)

SAMPSON.

Joseph, laisse-moi!

VILMOTT.

Non!

SAMPSON.

Au nom du ciel!

VILMOTT.

Je ne veux rien entendre.

SAMPSON.

Malheureux, regarde-moi... je tremble, ma santé est chancelante... Maintenant une terreur invincible s'empare de moi à l'idée que tu vas te trouver en présence de Henri Dunbar. Veux-tu me tuer?

VILMOTT.

Je veux le voir!... je sais comment le monde m'a traité pendant ces vingt-cinq dernières années... Eh bien, je suis curieux de savoir comment le même monde juste et pitoyable a traité le misérable qui m'a tenté et trahi.

PADDY, revenant.

En voiture, messieurs, en voiture.

SAMPSON.

Joseph, je ne vois plus... je ne me soutiens plus!

VILMOTT.

Qu'à cela ne tienne! j'ai de la force, moi, je te soutiendrai. (Il l'enlève dans ses bras et le porte dans un wagon.)

## SCÈNE IX

LES MÊMES, JOCELYN, HUMPHREY, revenant.

HUMPHREY, à Jocelyn.

Milord, on part!

JOCELYN.

Me voici, me voici! (A part.) Bagswell a mes instructions, je puis partir en toute sûreté. (Haut.) En route! en route! (Il

monte avec Humphrey dans un wagon... On voit paraître en scène l'homme que Scharp à guetté et qu'il arrête au moment où celui-ci va entrer dans une voiture de première classe... On voit aussi le jeune marié avec sa cousine... La vieille Lady avec ses cages de perroquets, et ses serviteurs... Le marin et sa femme éplorée : le marin donne la main à Paddy en lui désignant sa femme.)

Le rideau baisse sur ces divers tableaux.

---

# ACTE DEUXIÈME

Un site agreste dans le comté de Cornouailles. — Au loin, la mer. — A gauche, une auberge.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

SCHARP, PADDY.

SCHARP, lisant l'enseigne.

Star-and-Garter.

PADDY.

C'est ici.

SCHARP.

Vous êtes le propriétaire de l'hôtel?

PADDY.

Oui et-vous, vous êtes M. Scharp!

SCHARP.

Comment savez-vous?

PADDY.

Vous ne me reconnaissez pas?

SCHARP.

Attendez. Vous êtes Paddy.

PADDY.

Lui-même, pour vous servir.

SCHARP.

Comment se fait-il que vous ayiez quitté le service des Chemins de fer?

PADDY.

Un héritage! il y a quelques mois... une vieille tante à moi, que Dieu ait son âme, possédait cette auberge dans le comté de Cornouailles... En mourant, elle a pensé à moi pour la

première fois, peut-être! C'est ce souvenir, ce bon, cet honnête souvenir!...

SCHARP.

Ce dernier souvenir!...

PADDY.

Ce dernier souvenir qui m'a fait héritier du Star-and-Garter de Balingstoke, une jolie position, vous voyez, on domine la ville et la mer qui est toujours assez mauvaise dans ces parages. D'ici, l'on découvre les navires arrivant d'Irlande. Aussi, l'endroit est-il très-souvent visité par les impatients qui attendent des nouvelles, ou par les curieux en quête de beaux naufrages. J'en ai déjà vu de jolis. — Mais pardon, je cause, je cause... excusez-moi, il faut me laisser jeter ma gourme de propriétaire nouveau — ça passera, qu'y a-t-il pour votre service?

SCHARP.

Une chose grave, très grave... mais pleine d'obscurité.

PADDY.

Oh! oh!

SCHARP.

Vous pouvez m'aider.

PADDY.

Moi?

SCHARP.

Il y aura pour nous deux honneur et profit à decouvrir la vérité.

PADDY.

Comment est-il possible que moi avec vous... vous avec moi... nous puissions...

SCHARP.

Attendez : vous avez reçu, il y a déjà quelque temps, dans votre hôtel, une jeune femme...

PADDY.

Une jeune femme...

SCHARP.

En deuil!... elle arrivait de Southampton.

PADDY.

Ah! Mistress Wilmott.

SCHARP.

Marguerite Vilmott.

PADDY.

Elle-même... elle est tombée malade en arrivant. Si malade

qu'on a répandu partout le bruit de sa mort.... Mais elle va mieux depuis quelques jours — ah! c'est d'elle qu'il s'agit? Y aurait-il quelque chose à dire sur son compte? ce serait grand dommage!... à qui se fier, mon Dieu! à qui se fier?

SCHARP.

N'allez pas trop vite dans vos conjectures, Paddy. Il est en effet question de Mistress Vilmott, mais non pas dans le sens où votre imagination s'égare.

PADDY.

Ah! tant mieux!

SCHARP.

Avant tout, je veux que vous me fassiez parler à Mistress Marguerite.

PADDY.

Quand vous êtes arrivé, elle venait de sortir avec le docteur Thorne qui a exigé qu'elle allât faire avec lui un petit tour de promenade. C'est sa première sortie, elle ne peut tarder.

SCHARP.

J'attendrai. — (Regardant). Qui vois-je là bas au pied de la côte?

PADDY, regardant.

C'est le nouveau propriétaire du château de Haughton, un jeune homme qui était bien misérable, à ce qu'il paraît, au moment où ce magnifique héritage lui est tombé du ciel... Il y a des gens heureux!

SCHARP.

Plaignez-vous donc!

PADDY.

Je ne me plains pas, non; mais enfin tout naturellement, je préférerais à ma chaumière le domaine du comte Jocelyn.

SCHARP.

Le comte Jocelyn. — Que faisait-il avant d'avoir hérité?

PADDY.

Ma foi, monsieur, il paraît qu'il courait la province et même l'étranger... en essayant tantôt d'un métier, tantôt d'un autre, à telles enseignes que lorsque survint l'évènement qui enleva la vie à Lord Philippe, le précédent comte de Haughton, eh bien! à ce moment là il paraît que l'héritier actuel était tout modestement engagé comme artiste peintre sous le nom de Gilbert dans une troupe de comédiens ambulants, qui se trouvaient de passage ici.



Digitized by Google

SCHARP.

Gilbert... un peintre... oui... il mettait à profit un talent de sa première éducation... Comment la chose eut-elle lieu Paddy?... contez-moi ça.

PADDY.

Ah! mon Dieu, M. Scharp, je vais vous le dire comme on me l'a dit, ni plus ni moins. Le jour de l'évènement, la comédie était donc installée là bas dans le pré qui borde la route. Lui, Gilbert, était assis mélancoliquement sur une pierre du chemin, il regardait passer Lord Philippe de Haughton et ses amis qui se dirigeaient à cheval vers le champ de course. Lord Philippe devait courir. Son cheval *Diable noir*, était le favori.— *Diable noir! Diable noir!* criait-on de tous côtés! Vingt contre un pour *Diable noir!* Le jeune Lord pousse son cheval, il franchit la première barrière, s'élance vers la seconde, mais *Diable noir* embarrasse ses jambes de derrière dans les broussailles placées au sommet de l'obstacle, il plonge la tête la première dans l'eau et lance son cavalier à dix mètres en avant! Le jeune lord reste immobile. On le voyait de loin avec sa casaque de satin écarlate. Un cri affreux retentit, puis plus rien, un silence glacial. Au bout d'un moment, on accourt, on se précipite, il était mort! Mort! s'écrie Gilbert, qui était arrivé tout pâle, tout effaré, mort! — Eh bien, ajoute-t-il en relevant fièrement la tête, si lord Philippe, mon cousin, est mort, maintenant le seul maître, après Dieu, de Jocelyn s'Rock, c'est moi? — Et en effet, monsieur, c'était lui, la suite l'a bien prouvé. Mais le voici en personne qui vient de ce côté... Voulez-vous que je vous présente?

SCHARP.

Non, inutile — pas en ce moment. (Voyant de loin entrer Jocelyn.) Ah! c'est le nouvel héritier de Jocelyn s' Rock — un joli garçon, et un beau rêve qu'il a fait là... Où diable ai-je vu cette figure! (Il entre avec Paddy dans l'auberge.)

## SCÈNE II

JOCELYN, HUMPHREY.

HUMPHREY.

Eh bien, milord, toujours triste?

JOCELYN.

Oui, Humphrey, toujours...

HUMPHREY.

Quoi! de la tristesse, lorsque tout vous sourit? Je n'y puis rien?...

JOCELYN.

Rien, mon ami.

HUMPHREY.

Cependant...

JOCELYN.

C'est le seul secret que je ne puisse te confier... ah! voici Charles... (A un domestique qui entre.) Eh bien?...

LE DOMESTIQUE.

Pardon de vous avoir fait attendre, milord. — J'ai vu maître Bagswell, voici sa réponse.

JOCELYN.

C'est bien. (Lisant.) « Un an d'insertion au Times, pas de « réponse; on dit que Marguerite est morte. (S'interrompant.) Morte!... ah! (Lisant.) « Cependant, sur de simples rumeurs, vous ne pouvez »... (Froissant la lettre.) Au diable! avec leurs conseils, avec leurs précautions! je veux être mon maître!... Je le veux!... Je le serai! je le suis! — Et si jamais cette femme osait... elle n'osera pas! avec de l'or, beaucoup d'or, je la ferai taire... et puis... cette rumeur n'a pas pris naissance sans fondement... qui sait? c'est peut-être la vérité... Marguerite était si malheureuse! — Le chagrin, la misère ont pu... Ah!... c'est affreux!... Chassons ces pensées... elles me tueraient, moi aussi... songeons à celle qui est le trouble et le charme de ma vie... Le sort en est jeté!... (A Charles.) Retournez au château, pas un mot de votre voyage à Londres. (A lui-même.) Que se passe-t-il donc en moi? il me semble que mes scrupules disparaissent, que ma résolution s'affermit... vienne le père de Laura et je n'hésiterai plus... non je n'hésiterai plus.

HUMPHREY.

Milord, si votre secret est l'amour ardent que vous inspire miss Laura Dunbar, depuis longtemps vous n'avez plus rien à me cacher.

JOCELYN.

Mon secret... ce n'est pas ce que tu crois... Laura! oh! oui!... je l'aime... qui ne l'aimerait? Je l'aime depuis l'ins-

tant où je l'ai rencontrée dans une de mes promenades autour de Dunbar-Castle.

HUMPHREY.

Et ensuite, votre seigneurie a pris la douce habitude de la voir, de lui parler tous les jours en présence de la respectable Mistress Bothwell, sa gouvernante. Ceci n'est un mystère pour personne... Milord peut achever sa confidence.

JOCELYN, avec exaltation.

Oui... j'aime!... j'aime!... je voudrais pouvoir le crier à l'univers. Toute la poésie de ma nature, mes sentiments les meilleurs se sont concentrés en cette unique passion... (Mettant la main sur son cœur.) Ici, oubli et néant pour tout ce qui n'est pas elle... Vois-tu, Humphrey, l'amour, ce puissant magicien, a agité sa baguette devant mes yeux éblouis, et le monde s'est transformé en un pays féérique, tout rayonnant de l'éclat que répand sur sa surface le visage d'une jeune fille.

HUMPHREY, à part avec un tendre intérêt.

Toujours exalté! (Haut.) Milord, voici miss Laura Dunbar.

JOCELYN.

Laura!

HUMPHREY.

Avec la respectable gouvernante mistress Elisabeth Bothwell.

## SCÈNE III

LES MÊMES, LAURA, MISTRESS BOTHWELL.

MISS BOTHWELL.

Miss Laura, ne courez pas si vite, je n'en puis plus!

LAURA, à Jocelyn.

Vous!... ah! quelle charmante surprise!

MISS BOTHWELL, à part.

Une surprise concertée entre eux... comme chaque jour...

JOCELYN, saluant.

Miss... Madame Bothwell!... (A la gouvernante) vous paraissez fatiguée... Humphrey, des siéges.

HUMPHREY, à part.

Excellent moyen de tenir la gouvernante à l'écart.

Digitized by Google

JOCELYN, assis de l'autre côté avec Laura.

Laura, que je suis heureux de vous voir, vous ne répondez pas... doutez-vous de ce que je dis?

LAURA, distraite.

Non, vraiment... et cependant...

JOCELYN.

Cependant... parlez... rien... c'est vous qui ne m'aimez pas.

LAURA, avec reproche.

Jocelyn!

JOCELYN.

Alors, dites que vous m'aimez...

LAURA, après un temps.

Oui, je vous aime... je sais maintenant que je vous aime... parce que...

JOCELYN.

Parce que...

LAURA.

C'est ma nourrice qui s'en est aperçue. Ecoutez, le jour où vous nous avez quittées pour aller à Londres, vous savez, cela m'a fait bien mal... Oh oui... A partir de ce moment je me suis sentie malheureuse. Les oiseaux et les fleurs ne me disaient plus rien. La musique le soir me déplaisait, ainsi que les promenades sur la pelouse, devant les fenêtres du salon. Vous êtes revenu, tout a changé, comme par enchantement... j'étais pâle... je me suis sentie rougir... je ne savais ce que j'avais. Le soir, ma nourrice m'apprit que c'était l'amour... l'amour... c'était bien cela.

JOCELYN.

Chère, chère... Laura! parlez encore...

LAURA.

Jusqu'alors, j'avais été enfant... je ne l'étais plus... (Sérieuse.) Jocelyn, le drame de ma vie, comme le dit le grand poète que vous m'avez appris à comprendre, le drame de ma vie venait de commencer... Pourquoi ai-je le pressentiment que le début ressemblera à celui d'une tragédie?

JOCELYN.

Oh! Laura!

LAURA, riant.

Je suis un peu folle, dites?

JOCELYN.

Vous êtes adorable!

LAURA, réfléchissant.

Jocelyn!

JOCELYN, attentif.

Laura!

LAURA.

Mon père va venir...

JOCELYN, vivement.

Oui... oui...

LAURA.

Et...

JOCELYN.

Ah! que je serai joyeux de le voir... de le connaître!

LAURA, comme contrariée.

Oui... n'est-ce pas? vous lui direz...

JOCELYN, s'animant.

Je lui dirai qu'il est bien heureux d'avoir une fille aussi adorable... que...

LAURA, devenant froide et l'interrompant.

Bien... bien... je vous remercie... milord... (Changeant de conversation.) A-t-on des nouvelles du bateau qui doit ramener mon père?

JOCELYN, surpris.

Je ne sais...

LAURA.

N'est-ce pas d'ici qu'on découvre le mieux la pleine mer?

JOCELIN, décontenancé.

L'endroit est renommé pour cela.

LAURA, à sa gouvernante.

Elisabeth, ma longue vue... je vous prie... (Regardant.) Je ne vois rien... Si... à l'horizon... de grosses vagues écumantes... cela n'annonce rien de bon... pourvu que mon pauvre papa ne se soit pas embarqué par ce temps, il y aura prochainement du vent et de la tempête... je m'y connais.

JOCELYN, à part.

Ah! (Il presse son cœur). La tempête!... c'est là qu'elle existe!

LAURA.

M. Jocelyn, ne voulez-vous point demander quelques renseignemens aux gens de l'auberge?

JOCELYN.

J'y vais, Miss... j'y vais. (Il sort un moment. Laura dès qu'il est sorti tombe accablée).

MISS BOTHWELL, à Humphrey.

Etre tout près l'un de l'autre, roucouler doucement comme les ramiers dans les bois, se prendre les mains et puis se bonder, pour avoir le plaisir du racommodement, tout cela est fort bien! Quand je dis : c'est fort bien... c'est mal, c'est même très-mal. — Et je ne devrais pas... mais si cela finit par le mariage, il n'y aura rien à dire. Voyons, qu'attend-il donc pour se prononcer votre beau gentilhomme? voilà ce que je voudrais savoir... s'il veut de l'argent, nous lui en apporterons presque assez pour acheter la banque d'Angleterre; s'il veut de la beauté, je le mets au défi de trouver dans toute la contrée une plus belle personne que nous... si c'est un titre qu'il lui faut.. et bien on s'en procurera un... Mais qu'il parle, pour dieu, qu'il parle!

HUMPHREY.

Là!. la.. calmez-vous, ma bonne madame Bothwell, il parlera soyez tranquille... il parlera, — presque aussi bien que vous.

JOCELYN, revenant.

Le bateau d'Irlande ne doit arriver que ce soir.

LAURA, comme réveillée en sursaut.

Vous dites?

JOCELYN.

Je dis que le bateau qui doit ramener votre père arrivera ce soir.

LAURA.

Ah! bien... merci — alors, partons.

MISS BOTHWELL.

Partons!

JOCELYN, prenant son parti.

Et ce soir même, ou au plus tard demain, Jocelyn Haughton aura l'honneur de demander à milord Dunbar, la main de miss Laura sa fille ... sa fille adorée...

LAURA, lui serrant la main.

Jocelyn!

JOCELYN, avec transport.

Laura! Laura!

MISS BOTHWELL.

Aoh! shoking!

HUMPHREY, emmenant Miss Bothwell.

Il parlera, miss; je vous jure qu'il parlera.

Digitized by Google

MISS BOTHWELL.

Oh! alors, très-bien! (Ils sortent.)

## SCÈNE IV

PADDY, revenant avec SCHARP, puis MARGUERITE et THORNE.

SCHARP à lui-même.

Je me le demande encore... où diable ai-je vu cette figure-là... je le saurai...

PADDY, à Scharp.

Voici Mistress Marguerite, avec M. Thorne, un savant, un homme à idées, un organisateur!... fameuse tête! fameuse tête! — serviteur, monsieur Thorne.

THORNE, brusquement.

Bonjour!

PADDY, à Marguerite.

Serviteur Mistress, votre petite promenade semble vous avoir fait du bien!

MARGUERITE.

Oui, je dois la vie à vos soins. (Au docteur.) Surtout aux vôtres, docteur.

THORNE.

Nos soins, nos soins, nous ne sommes pas pour grand' chose dans votre guérison. On fait trop de bruit ici... aujourd'hui encore, il y aura un redoublement de tapage.

PADDY.

Oh! quant à cela, M. Thorne, c'est votre faute; c'est vous qui avez conseillé à Mistress de faire don à la contrée d'un *life boat*... et il ne pouvait manquer d'y avoir fête pour la réception qui sera faite aujourd'hui même du life boat.

SCHARP.

Qu'est-ce que c'est... que?...

PADDY, à Scharp.

Ah! vous ignorez?

SCHARP.

Non! mais je serais heureux d'entendre M. Thorne, expliquer... (A Paddy.) présentez-moi...

THORNE.

Inutile, monsieur Scharp, on vous connaît; bonjour! (A

Marguerite.) Monsieur Scharp — un ami des lois. (Revenant à Scharp.) Monsieur, chaque année le conseil du commerce présente au parlement anglais une carte de naufrages avec le champ des mers britanniques tout tacheté de points noirs. Chacun de ces points noirs représente un désastre, une tombe ouverte au fond de l'abîme — on dirait les étoiles de la mort. Cette carte proclame que l'année dernière mille six cent deux naufrages ont eu lieu sur les cotes du Royaume-Uni.

SCHARP.

Effrayant!

THORNE.

Il est vrai que la mer est notre grande route à nous autres anglais. Quel est celui de nous qui n'a pas un des siens à la mer? — Après chaque ouragan, un cri de désolation et d'effroi parcourt les côtes de la Grande-Bretagne. Combien de naufragés?... combien d'existences perdues? — Sombres questions auxquelles repondent bientôt les journaux. — Du sein de ces catastrophes a surgi une noble institution, la société des life-boats, autrement dits canots-sauveteurs, société dont j'ai l'honneur de faire partie pour notre contrée si féconde en sinistres de mer; — mes efforts constants depuis plusieurs années ont tendu à développer cette magnifique institution. De mes clients riches j'obtiens de l'argent pour créer un bateau sauveteur de plus; de mes clients pauvres, j'obtiens pour le manœuvrer des bras et du dévouement. Quant à Madame, elle m'a donné un bateau complet, avec la maison pour l'abriter, les appareils, l'équipage, tout enfin! il ne manque plus que des gens à sauver... Et elle pense me devoir quelque chose pour mes soins! C'est du luxe, je suis son débiteur; — Elle ne me doit rien que de l'amitié et encore en échange de la mienne.

MARGUERITE, émue.

Ah! monsieur Thorne!...

THORNE, à Scharp.

Si vous voulez assister à la réception du life-boat, revenez tantôt. — Adieu, monsieur Scharp, ou au revoir, à votre choix...

SCHARP.

Au revoir, monsieur Thorne. — Madame, je désire avoir avec vous l'honneur d'un moment d'entretien particulier.

MARGUERITE.

Avec moi?

SCHARP.

Oui, madame.

THORNE, revenant.

Non, non, pas en ce moment, laissez-là respirer un peu. Tâchez de ne la point tourmenter d'affaires sérieuses, elle en a assez comme cela.

SCHARP.

Quelques questions seulement.

MARGUERITE, vivement.

Des questions?... sur quoi, monsieur?

SCHARP.

Sur...

MARGUERITE.

L'affaire de Southampton? (Scharp s'incline en signe d'assentiment.) Tout de suite, monsieur, tout de suite.

THORNE, irrité.

Des ménagements, monsieur Scharp... des ménagements. La voilà toute animée... toute fiévreuse! Comment veut-on que nous guérissions nos malades, chacun se jette à la traverse de ce que nous fesons (Entre ses dents.) Que ce Scharp aille au diable!

SCHARP, qui a entendu.

Cela ne saurait manquer tôt ou tard, docteur. (Thorne sort.)

## SCÈNE V

MARGUERITE, SCHARP.

MARGUERITE.

Me voici à votre disposition... voulez-vous entrer à l'hôtel?

SCHARP.

Non, madame, restons ici — le grand air vous est, je pense, plus favorable. — Madame, ainsi que je vous l'ai fait pressentir, il s'agit de l'événement de Southampton... événement qui a coûté la vie à M. Joseph Vilmott, votre père... mais d'abord, ayez la bonté de me préciser les faits tels qu'ils sont à votre connaissance... vous savez que vous pouvez vous fier à moi?

MARGUERITE.

M. Thorne m'a dit d'un mot qui vous êtes et ce que vous faites. Un intérêt grave peut seul vous déterminer à rouvrir cette blessure de mon cœur... je vais donc vous parler avec une entière sincérité.

SCHARP.

J'écoute, madame.

MARGUERITE.

Monsieur, la dernière fois que j'ai vu mon père, c'était à l'embarcadère de London-Bridge; il m'avait promis d'être rentré dans la soirée; il ne vint pas, mais je ne m'étonnai point de son absence, il m'avait souvent quittée de la même manière, et s'était éloigné plusieurs fois, pendant des semaines et des mois entiers. J'attendis environ quinze jours. Je travaillais sans relâche; j'entassais mes économies, car elles devaient me permettre de faire vivre mon père... quand il reviendrait.

SCHARP, avec intention.

De le faire vivre honnêtement!

MARGUERITE.

Monsieur...

SCHARP.

Je connais le passé de Joseph Vilmott.

MARGUERITE.

Hélas, monsieur!

SCHARP.

Pardon... continuez, je vous prie.

MARGUERITE.

Au bout de quinze jours je rapportais divers objets à une digne cliente de Bentenham, la même de chez qui je venais le jour de ma rencontre avec mon père. On causa longuement de la robe et puis je reçus mon argent. Lady Everett avait l'habitude de prolonger la conversation tantôt sur un sujet, tantôt sur un autre. A propos, Marguerite, me dit elle (elle ne me connaissait que sous ce nom), — Marguerite, je veux être la première à vous donner quelques détails sur un affreux assassinat dont on ne se parle qu'à l'oreille à cause du riche M. Henri Dunbar, qui s'y trouve mêlé. — M. Dunbar m'écriai-je au comble de l'étonnement? Oui, ma chère Marguerite, M. Henri Dunbar lui-même. Il paraît qu'un ancien serviteur, presque un ami à lui, été assassiné à Southampton. — Et cet ancien serviteur, cet ami dis-je d'une

voix étranglée... — il se nomme Joseph Vilmott! — Joseph Vilmott, c'était mon père! Monsieur... Voila comment j'ai appris cette terrible nouvelle.

SCHARP.

Ensuite?

MARGUERITE.

Je pris le chemin de fer, j'arrivai à Southampton; je questionnai, je m'informai... On savait que deux hommes étaient descendus par l'Express du 24 août... que l'un était mon père et que l'autre, qu'on reconnut plus tard pour Sampson Vilmott, se trouvait être un oncle à moi dont je n'avais jamais entendu parler. Le pauvre homme était mort à l'hôtel d'une attaque de paralysie. Mon père l'avait abandonné et avait couru de grand matin par la ville. On put suivre ses traces jusque chez un marchand d'habits où il paraît s'être fait habiller à neuf des pieds à la tête. De là, on le retrouve au port où on suppose qu'il a dû aborder M. Henri Dunbar à son débarquement. Tous les deux se sont rendus à l'hôtel *Des Armes du Roi*; même taille, même air, presque la même coupe de vêtement.

SCHARP.

C'est cela, c'est bien cela!

MARGUERITE.

Un accord parfait semble régner entre eux... Ils déjeunent ensemble; ils sortent ensemble dans une voiture; en ce moment, qui était le maître?... qui le valet? c'est ce que les domestiques n'auraient pu dire. Bronzés tous les deux, tous les deux l'air de gentlemen!

SCHARP.

Bien!

MARGUERITE.

A quelque distance de la ville, ils laissent leur voiture et marchent jusqu'à l'entrée d'un petit bois du côté d'Oxham: à partir de là, on les perd de vue; les heures s'écoulent, la nuit vient. Le cocher ramène un seul promeneur à l'hôtel... Celui-ci demande des nouvelles de son compagnon qui s'est, dit-il, séparé de lui dans le bois. On s'inquiète, on cherche, enfin on rapporte dans la nuit un cadavre trouvé au milieu d'un ruisseau du bois d'Oxham. — Ce cadavre, c'était celui de mon père, M. Henri Dunbar était vivant, lui. — Voilà ce qu'on m'a dit. — Vous savez le reste, je suppose?

Digitized by Google

SCHARP.

Je sais que tout d'abord M. Henri Dunbar fut soupçonné du crime, mais l'accusation était si ridicule! a-t-on jamais vu un millionnaire tuer un pauvre diable... comme... pardon... D'ailleurs... pour quel motif M. Henri Dunbar aurait-il sacrifié son ancien serviteur?... pour cacher quelques étourderies de jeunesse dont Vilmott avait été le complice?... je sais bien qu'on a dit cela... mais ce n'était pas soutenable. Chacun savait cette histoire par cœur dans la maison Dunbar... De pareilles misères ne pouvaient inquiéter M. Henri.

MARGUERITE, avec colère.

Vous croyez, Monsieur?

LE PATRON, suivi de paysans conduits par Paddy, qui leur a désigné Marguerite.

Madame! madame!

MARGUERITE.

Eh bien? qu'y a-t-il?

LE PATRON.

La tempête, voici venir la tempête!

MARGUERITE.

La tempête... dites-vous?

LE PATRON.

Oui, madame, elle est proche.

MARGUERITE.

Vite... vite... mes amis... notre canot de sauvetage... qu'on l'amène... il serait bienheureusement prédestiné si le jour même de sa réception était signalé par un acte de dévouement. (Aux marins.) Vous êtes ceux de l'équipage?

TOUS.

Oui, madame.

MARGUERITE.

Le patron?

LE PATRON, s'avançant.

Moi, madame.

MARGUERITE.

Amenez le canot et commandez.

LE PATRON.

Le premier commandement doit venir de vous, madame.

MARGUERITE.

Soit! si vous apercevez quelque navire en détresse, prévenez-moi. (Le patron et les paysans sortent; Marguerite revenant à

Scharp.) Et monsieur Henri Dunbar a été acquitté par le coroner, n'est-ce pas? et au lieu de se hâter de venir ici serrer contre son cœur sa fille et ses parents qu'il n'avait jamais vus, M. Henri Dunbar, à peine mis en liberté, s'est enfui en Irlande... ou ailleurs... et petit à petit, on a cessé de s'occuper du meurtre... et tout le monde s'est résigné à l'idée que le secret de l'assassinat de Joseph Vilmott resterait à jamais un secret... tout le monde, n'est-ce pas?

SCHARP.

Hélas! madame...

MARGUERITE.

Tout le monde excepté moi, monsieur.

SCHARP.

Vous, madame?

MARGUERITE.

Oui, monsieur, et voici comment je raisonne! Mon père a rencontré son ancien maître... L'homme qui lui avait fait tant de mal, le misérable au cœur sec, qui l'avait si cruellement trompé, trahi! Après avoir commencé par une soumission apparente, il avait peut-être fini par être violent... peut-être avait-il menacé Henri Dunbar... et puis, cet homme, traître et dur dans son âge mûr comme dans sa jeunesse, avait trompé son ancien valet en feignant pour lui de l'amitié, l'avait entraîné dans un endroit écarté, et là, il l'avait assassiné pour que les secrets du passé, secrets accablants quoique vous en puissiez dire, fussent enfouis avec la victime. — C'est ainsi que je raisonne, c'est ainsi que j'ai parlé aux magistrats avant comme après la sentence! — C'est ainsi que je jetterai mon accusation à la face de Henri Dunbar lui-même lorsque je le verrai, et je le verrai, je vous le jure, car je ne suis venue ici à la porte de son château que pour le mieux surprendre à son retour. — Maintenant, monsieur, riez de ma folie, si vous le voulez. — Folie soit!... Elle ne s'éteindra qu'avec ma vie! (Le patron revient avec des hommes traînant le canot.)

LE PATRON, à Marguerite.

Navire en vue... sur le point de sombrer!.. Ordonnez! nous sommes prêts!

MARGUERITE.

A genoux! (On s'agenouille) Seigneur Dieu, prends leur dévouement en pitié! — Mes amis, si les hommes ont fait un drapeau d'un haillon en y attachant leur honneur... Eh bien!

la voile déchirée par la tempête est aussi un appel, un symbole pour des cœurs tels que les vôtres. — Enfants! cela aussi est de la gloire!

TOUS

Hurrah! hurrah!

LE PATRON.

Madame, quel nom donnez-vous au Life-boat?

MARGUERITE.

Qu'il se nomme : *Secours de Dieu*! allez!

TOUS, sortant.

Hurrah! hurrah!

SCHARP.

Un dernier mot, madame? ainsi vous persistez à protester contre le verdict du coroner qui a déclaré Henri Dunbar innocent de la mort de Joseph Vilmott?

MARGUERITE.

Je persiste, et je proteste seule.

SCHARP.

Eh bien, non, madame, vous n'être pas seule à protester. Votre conviction est la mienne. Dans ma conscience, je regarde Henri Dunbar comme étant coupable de meurtre sur la personne de Joseph Vilmott, votre père!

MARGUERITE, avec explosion.

Allons donc!

SCHARP.

C'est en vain que j'ai cherché à me soumettre au verdict qui assure, quant à présent, l'impunité au coupable! C'était plus fort que moi... Vaincu par l'opiniâtreté de mes résistances intérieures je me suis décidé à éclaircir mes doutes. D'abord je songeai à vous, madame; je me dis, si la fille de Joseph, n'a ni réserves, ni soupçons contre Henri Dunbar, le ciel me garde de troubler sa tranquillité. Je renoncerai quoiqu'il m'en coûte à cette lutte mystérieuse et instinctive qui s'établit entre ceux de ma profession et les criminels. Si, au contraire, Marguerite Vilmott est dans le fond de son cœur, animée de ma conviction, alors je m'offrirai à elle comme un appui, comme un vengeur! En se portant partie-civile, et elle seule a qualité pour le faire... Elle peut reprendre le débat, elle peut le raviver devant l'opinion publique... Qui sait? une fois un rayon de lumière dans ces ténèbres. toutes les obscurités pourront devenir des clartés terribles, tous les mystères, des vérités démontrées jusqu'à l'évidence,

Alors je suis venu, Madame, me voilà, me voulez-vous pour votre champion!

MARGUERITE.

Quel est votre intérêt?...

SCHARP.

L'amour de mon art, tout simplement, madame... ma profession est pour moi un culte, une adoration. Il y a là une gageure continuelle entre le mal et le bien, une énigme piquante dont le mot à trouver excite sans relâche toutes mes facultés... voilà ce qu'il y a, rien de plus. Je ne vous parlerai point de mon besoin de défendre le juste, l'honnête; de ma vocation pour faire triompher la vertu... je fais mon jeu en artiste, pour le plaisir du jeu... Le droit, la morale, sont dans ma partie, tant mieux, je les y laisse et les sers quand je gagne, mais je perds quelque fois... seulement ici, quoiqu'il arrive, je m'engage à supporter les frais.

MARGUERITE.

Monsieur, j'ai tout l'argent nécessaire; j'ai même plus qu'il ne m'en faut; une main inconnue, mais qui m'est suspecte, puisqu'elle se cache, me fait tenir mystérieusement des sommes importantes, et cela, depuis la mort de mon père.

SCHARP.

C'est un point à noter.

MARGUERITE.

J'aurais bien renvoyé l'argent, mais à qui?... Ne voulant pas le garder, j'en ai fait deux parts, une pour la charité: avec celle-la, j'ai acheté un canot de secours; l'autre part est destinée à la vengeance. Cette part là vous revient, si vous faites ce que vous dites monsieur. Je vous ai bien écouté, n'est-ce pas... quelques puissent être vos motifs réels, votre but est le mien; unissons-nous donc pour l'atteindre. Cela fait, Dieu nous jugera tous les deux... Par quoi faut-il commencer?

SCHARP.

Par me donner un pouvoir en règle, à l'effet d'agir en votre nom.

MARGUERITE.

Je suis prête, monsieur, venez...

SCHARP.

Inutile de vous déranger... j'ai toujours sur moi, tout ce qu'il faut. (Il tire du papier et des plumes.)

Cris au dehors.

Hurrah ! victoire ! hurrah pour le brave canot.

MARGUERITE, à Paddy qui entre.

Qu'est-ce monsieur, qu'y a-t-il ?

PADDY.

Oh ! madame, c'est votre canot, votre vaillant canot qui a fait des siennes ! Ah ! quel triomphe ! quel début magnifique !

MARGUERITE.

Comment cela ?...

PADDY.

Madame, imaginez-vous que le vaisseau paraissait, disparaissait à l'horizon dans une espèce de brouillard... Vos braves marins arrivaient peut-être trop tard, ils allaient peut-être risquer inutilement leur existence... et pourtant, pas un seul n'hésita. En avant ! en avant ! par instants, le canot semblait enseveli sous des montagnes d'eau, puis il reparaissait bientôt à la cime des plus hautes vagues, comme s'il avait été soutenu par une force surnaturelle. Le canot arrive sur le théâtre du naufrage... C'était à faire frémir les cœurs les mieux trempés.

MARGUERITE.

Braves gens ! vous y étiez ?...

PADDY.

Non, madame, j'étais là-haut sur la montagne, en sûreté, mais j'ai tout vu... le vapeur était submergé, le flanc troué, le grand mât emporté ! les agrès balayés par les flots et par un nuage d'écume !... Des ruines... quoi ! peu à peu, on découvre un homme, puis deux, puis trois... puis l'équipage, puis les passagers... on les ramène au rivage à travers mille dangers... Ils y sont tous... on se dispute pour les secourir... tenez, entendez-vous... Tout à coup, on s'aperçoit qu'il reste un homme en mer... le dernier... et pourtant le plus important de tous les passagers... alors le canot retourne bravement au péril... on cherche... enfin, on découvre le malheureux... Il était à demi-mort de froid... un bras vigoureux le saisit, il est sauvé... alors, madame, votre canot libérateur s'éloigne des débris du naufrage, après avoir arraché cette dernière proie à la tombe.

Cris au dehors.

Hurrah ! hurrah !

PADDY.

Les voilà ! les voilà ! Ils viennent vous remercier ! Ah ! ne rentrez pas chez vous, ils seraient capables d'enfoncer les portes.

## SCÈNE VI

TOUS, PEUPLE, MARINS, THORNE, avec des cris, les rames les agrès. Les naufragés, puis Vilmott, sous l'apparence de Henri Dunbar.

TOUS.

Vive le canot sauveteur ! vive sa bonne patronne...

THORNE.

Ah ! voilà une journée qui me récompense et bien au delà, de toutes mes peines... Eh ! bien, Marguerite, êtes-vous satisfaite ?

MARGUERITE.

Ah ! docteur, mon cœur succombe à l'émotion.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas tout ; il vous faut encore recevoir les remerciements du haut et puissant seigneur qui vous doit son salut.

MARGUERITE.

Quel seigneur ?..,

THORNE.

Milord Henri Dunbar !... rien que cela !

MARGUERITE.

Henri Dunbar... Enfin ! docteur... j'étouffe... j'étouffe...

THORNE.

Eh ! bien ! Eh ! bien !... (L'émotion de Marguerite l'empêche d'aller à Dunbar... elle tombe dans les bras de Thorne.)

TOUS.

Vive Lord Dunbar ! honneur à Lord Dunbard ! (Lord Dunbar entre en scène, mais ce n'est pas Lord Dunbar lui-même, c'est Vilmott, qui a pris la place de Dunbar. On désigne à Vilmott Marguerite, comme étant celle à qui il doit son salut... Marguerite ne le voit pas... Il s'approche, se penche vers Marguerite évanouie, et s'éloigne brusquement sans chercher à se faire reconnaître d'elle.)

Digitized by Google

VILMOTT, à part.

Marguerite ! ma fille !... si elle me reconnaît, je suis perdu ! (Il part aux cris de vive Lord Dunbar.)

TOUS.

Vive lord Dunbar !

---

# ACTE TROISIÈME

Un grand salon au château de Dunbar.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

MISS BOTHWELL, BALDERBY.

BALDERBY.

Mes hommages les plus empressés à madame Elisabeth Bothwel. Je vous fais compliment, votre visage est parfait et annonce une santé excellente !...

MISS BOTHWELL.

Toujours aimable avec les dames respectables telles que moi, un jeune homme !... C'est bien !... C'est très-bien ! la race s'en perd... Vous réussirez, M. Balderby, vous réussirez, c'est moi qui vous le dis.

BALDERBY.

Si votre prophétie ne va pas au-delà des affaires d'argent... je ne désespère pas en effet de la voir un jour se réaliser complètement ou à peu près, madame, si au contraire, vous faites allusion à un autre genre de succès... plus intimes... plus délicats...

MISS BOTHWELL.

Allons, dites plus tendres.

BALDERBY.

Plus tendres... Eh bien ! je crains bien de ne réussir jamais...

MISS BOTHWELL.

Pourquoi ?... Vous êtes jeune, vous êtes bien de votre personne. Vous êtes habile puisque, par votre seul savoir, par

votre assiduité, vous en êtes venu a occuper une position importante dans la maison de banque Dunbar et Cᵉ, et même à y avoir un intérêt... vos chances sont sérieuses... il n'y a pas lieu de désespérer. Quant à moi, je ne doute pas du succès, dès que vous aurez pu vous expliquer avec M. Dunbar. Les affaires de la maison vous appelleront frequemment auprès de lui. C'est un homme d'expérience, il remarquera sans peine ce que vous valez, et alors... A propos, avez-vous déjà vu ce matin notre nouveau maître?

BALDERBY.

Je me suis fait annoncer.

MISS BOTHWELL.

Quelle est son humeur? que dites-vous de son air, de son visage?

BALDERBY.

Rien de particulier. Il est habituellement sérieux, préoccupé. Entre nous, je crois que l'affaire de Southampton lui a laissé beaucoup d'amertume. Mais ici, du moins, il n'en sera jamais question, grâce au soin que nous avons pris d'étouffer l'action judiciaire.

MISS BOTHWELL.

En effet, nous n'avons rien su, et sans les confidences de John le cocher, je serais encore dans une complète ignorance....

BALDERBY, à lui-même.

Allons, l'argent a son efficacité. Nous avons été bien servis. Mais laissons ce sujet, croyez-moi, madame, et pour cause...

MISS BOTHWELL.

Oui revenons à ce qui vous concerne, M. Balderby. Vous êtes-vous déclaré à miss Laura?

BALDERBY.

Non, madame.

MISS BOTHWELL.

Pourquoi?

BALDERBY.

Pour deux raisons. D'abord, parce que son père était absent, et ensuite, parce que vous ne m'aviez point autorisé à parler.

MISS BOTHWELL.

Bien... Bien... Très-bien, bons sentiments, M. Balderby, tout à fait bons...

BALDERBY.

Il y a même, s'il faut que je le confesse, bien entre nous...

MISS BOTHWELL.

Confessez...

BALDERBY.

Il y a une autre raison.

MISS BOTHWELL.

Laquelle... Attendez... Je devine. C'est moins une raison qu'une personne, n'est-ce pas ?

BALDERBY.

Hélas !

MISS BOTHWELL.

La personne de M. Jocelyn Haughton, de Jocelyn's Rock?

BALDERBY.

Oui.

MISS BOTHWELL.

Lord Jocelyn n'est peut-être pas aussi avancé que l'on pourrait croire.

BALDERBY.

Mon Dieu !

MISS BOTHWELL.

Ne prenez pas feu trop vite. Lord Jocelyn, comte de Haughton, a sur vous bien des avantages, on ne peut le nier : seulement écoutez bien ceci et faites-en votre profit : lord Jocelyn a un tort.... un grand tort...

BALDERBY.

Lequel ?

MISS BOTHWELL.

Il a le tort d'être irrésolu. Il ne se prononce pas. Le mot mariage semble s'arrêter tout court sur ses lèvres. Or ce mot là est le seul que nous puissions entendre, nous autres jeunes filles et filles sages... Pour nous, c'est l'hyménée qui doit se présenter d'abord ; heureux, s'il peut ensuite nous conduire à l'amour...

BALDERBY.

Que c'est bien dit, quelle ingénieuse application des plus charmantes formules de la mythologie !... Mes compliments... (Il soupire) Mais...

MISS BOTHWELL, contente d'elle-même.

Oui, je sais bien, un mot spirituel ne tranche pas la difficulté, sans doute..... à votre place, savez vous ce que je ferais ?....

BALDERBY.

Que feriez-vous, chère madame?

MISS BOTHWELL.

Je m'expliquerais catégoriquement avec Laura... Désormais vous êtes affranchi de tout scrupule exagéré de délicatesse, d'abord par la présence du père, et, en ce qui me concerne, par les confidences que nous venons d'échanger loyalement. Donc, si mon élève vous agrée, fort de son consentement, vous irez droit à mylord; si au contraire elle vous rejette....

BALDERBY, sombre.

Dans ce cas, je sais ce qu'il me reste à faire!...

MISS BOTHWELL.

Jeune homme, jeune homme pas de folies! pas de coup de tête... irréparable!...

BALDERBY.

Oh! je ne ferai rien de ce que vous paraissez craindre, mistress. — L'agent principal d'une maison de banque à Londres, ne saurait être un Werther. Je chasserai mes rêves, et je demanderai à M. Henri Dunbar la permission d'aller prendre la direction de son comptoir des Indes.

MISS BOTHWELL, à part.

Très bien! il se jettera dans les chiffres. C'est positif, c'est calmant!

## SCÈNE II

LES MÊMES, LAURA qui a entendu les derniers mots de Balderby.

LAURA.

Bonjour Elisabeth... M. Balderby, laissez-moi vous souhaiter le bon jour, avant de vous souhaiter un bon voyage, car il paraît que vous voulez aller aux Grandes-Indes...

BALDERBY.

Miss, vous avez entendu?

LAURA.

Vos derniers mots, comme j'entrais!... Oui. Était-ce un mystère? Alors il fallait parler plus bas. Il est vrai qu'avec ma chère gouvernante, les secrets ont toujours le diapason élevé. (A Elisabeth.) Mon père ne m'a pas demandé?...

MISS BOTHWELL, un peu piquée.

Non.

LAURA, désapointée.

Ah!

MISS BOTHWELL.

Il repose encore... c'est bien naturel, il vient de si loin!

LAURA.

Vous avez raison!

MISS BOTHWELL, bas à Balderby.

Je lui dis cela pour la tranquilliser, mais au fond ne trouvez-vous pas la conduite de Milord fort extraordinaire?... Suivez bien : sa venue nous était annoncée pour hier au soir... au lieu d'arriver à l'heure indiquée, ce qui eut été de très bon goût, Milord est de trois heures en retard... Tout était froid à l'office... passons... Trap, Trap, Trap, c'est sa voiture... c'est lui! enfin! Le croiriez-vous? Au lieu d'accueillir avec vivacité et attendrissement les caresses de sa fille, de sa fille unique, charmante et pâle comme il convenait, au lieu de se complaire à nous voir groupés autour de lui, nous, employés et serviteurs, avec des larmes, des bénédictions et des cris de joie, tandis que lui eut dominé ce tableau délicieux ayant sa fille doucement inclinée sur son épaule... tenez... comme cela... (Elle se penche sur Balderby qui la repousse.) Eh bien! qu'a-t-il fait?

BALDERBY.

Qu'est-ce qu'il a pu faire?

MISS BOTHWELL.

Il est allé se coucher brusquement sans voir personne.

BALDERBY.

Allons donc!

MISS BOTHWELL.

C'est comme je vous le dis, foi d'Elisabeth Bothwell, qu'en pensez-vous?

BALDERBY, cherchant.

Je pense... ma foi, je pense que Milord avait une très grande envie de dormir.

MISS BOTHWELL.

C'est bien possible!

BALDERBY.

Mais voyez donc!... Oh! mon Dieu!... miss Laura pleure...

MISS BOTHWELL.

En effet. (Allant à la jeune fille) mon enfant qu'avez-vous?.

LAURA.

Rien.

MISS BOTHWELL.

Vous avez quelque chose, ne cherchez pas à le cacher, on ne pleure pas sans cause (à part) surtout lorsqu'on est demoiselle et millionnaire.

LAURA.

Je n'ai rien, vous vous trompez...

MISS BOTHWELL.

Laura, ma fille, ma chère fille... ne me chagrinez pas par votre silence, ne suis-je donc plus votre amie, votre bonne amie?...

LAURA.

Oh! si!...

MISS BOTHWELL.

Eh bien alors, parlez, pourquoi pleurez-vous?

LAURA.

Je pleure...

MISS BOTHWELL.

Achevez!...

LAURA.

Je pleure à cause de papa.

BALDERBY.

Comment?

LAURA.

Mon père ne m'aime pas!

BALDERBY.

Ne pas vous aimer!

LAURA.

Non, il ne m'aime pas! un père qui aime sa fille, surtout quand il ne l'a pas vue depuis sa naissance, un père qui aime agit autrement, Oh! oui, autrement! je ne ferais pas cela, moi...

BALDERBY, avec feu.

Ne pas vous aimer miss, ne pas vous aimer! cela est-il possible qu'on ne vous aime pas!...

LAURA, sans remarquer l'accent de Balderby.

Ses lettres étaient tendres pourtant... (Elle se met à les lire.) Ses lettres... je les ai toujours sur moi... (Lisant.) Voilà qui est bon, voilà qui est affectueux!... (Elle les baise.) Pour ses lettres, pas pour lui... Et toi, mon cher petit portrait que j'avais fait faire à son intention et que je voulais lui offrir à son arrivée... il ne t'aura pas... non... (Pleurant) Ah! mon Dieu! mon Dieu!

BALDERBY.

Miss Laura, consolez-vous, calmez-vous, c'est une erreur, un mal entendu, c'est peut-être une indisposition...

LAURA, vivement.

Mon père serait malade ! je vais...

BALDERBY.

Je n'ai pas dit que votre père fût... malade. Non, grâce au ciel, il ne l'est pas... au contraire, il paraît avoir dormi cette nuit, tout à fait bien dormi ; je le tiens du valet de chambre, seulement, vous comprenez ; assailli à son retour en Europe par je ne sais quels ennuis, déjà épuisé par ces longues années passées dans l'Inde, pays énervant, surtout pour nous autres européens... Il a pu contracter certaines manies, certaines originalités... Pardonnez-moi... je ne sais comment m'exprimer.

LAURA.

Je vous comprends. Ce doit être cela, Monsieur Balderby, oui c'est cela, vous avez raison : Elisabeth, comment n'y avions nous pas pensé... c'est de la... comment avez-vous dit... enfin... ce n'est pas de l'indifférence... le reste m'est bien égal... j'étais folle n'est-ce pas de m'inquiéter, de m'attrister... pauvre papa, je t'accusais ! fi la vilaine fille ! vous devriez être honteuse, mademoiselle... (Regardant son portrait et lui parlant.) Allons, ne pleurez plus, riez, on vous pardonne ! mais riez donc.... (Elle baise avec transport les lettres de son père.)

BALDERBY, à la gouvernante.

Ah ! Mistress !... Elle est adorable !

MISS BOTHWELL.

Le fait est que.. Laura.... est.... ah ! je l'ai joliment bien élevée !... (A Balderby.) Eh bien ! mais le moment est a souhait pour vous déclarer...

BALDERBY, après de longues hésitations, s'approche de Laura et dit en éclatant.

Ah ! miss Laura, je vous aime ! je vous aime !...

LAURA, tranquillement.

Moi aussi, je vous aime bien, Monsieur Balderby. (Balderby s'éloigne sans pouvoir dire un mot de plus et revient près de la gouvernante.)

MISS BOTHWELL.

Vous avez parlé ?...

BALDERBY.

Oui.

Digitized by Google

MISS BOTHWELL.

Vous avez avoué?

BALDERBY.

Oui.

MISS BOTHWELL.

Et elle, qu'a-t-elle dit?

BALDERBY, ému et triste.

Elle! oh! elle m'a dit... Elle m'a dit : je vous aime...

MISS BOTHWELL.

Bravo! mes félicitations... je vous vois déjà notre enfant.... notre fils.

BALDERBY.

Attendez, elle a dit : je vous aime... bien!

MISS BOTHWELL.

Ah! pauvre M. Balderby!

UN DOMESTIQUE, entrant.

Milord attend M. Balderby.

LAURA.

Hé bien! et moi?

MISS BOTHWELL.

Et nous?

LE DOMESTIQUE.

Milord m'a expressément recommandé de n'introduire que M. Balderby.

LAURA.

Ah!

MISS BOTHWELL, à part.

Voilà mes étonnements qui recommencent. (Au domestique.) Eh bien, qu'attendez vous?

LE DOMESTIQUE, va au fond après avoir introduit Balderby à gauche il rentre presque aussitôt du fond.

Il y a là une personne qui demande à parler à Milord.

MISS BOTHWELL, avec aigreur.

Comment voulez-vous que cette personne soit introduite lorsque nous-mêmes, nous ne sommes point admises!

LE DOMESTIQUE.

Alors je vais la congédier...

LAURA, avec un restant de larmes dans la voix.

Attendez... le jour de l'arrivée de mon père, il faut se garder de chasser les visiteurs! Peut-être est-ce un ami qui désire féliciter papa à l'occasion de son heureux retour.

LE DOMESTIQUE.

Un ami de Milord? je ne pense pas, miss.

MISS BOTHWELL.

Qu'est-ce donc alors?

LE DOMESTIQUE.

Une femme en deuil....

LAURA, avec pitié.

En deuil!... oh!... une femme du peuple?

LE DOMESTIQUE.

Oui, miss, je le crois, autant du moins que j'ai pu juger par l'apparence...

MISS BOTHWELL.

Eh bien! qu'elle s'en aille...

LAURA.

Non, attendez... Peut-être a-t-elle quelque service à demander à papa; il nous en voudrait de l'avoir renvoyée... On peut bien questionner, chercher à savoir, sans être indiscret... n'est-ce pas Bothwell? (Au domestique.) Faites entrer...

MISS BOTHWELL.

Mais Laura...

LE DOMESTIQUE, à Marguerite.

Venez, Madame.

## SCÈNE III

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, s'arrêtant au seuil sans regarder Laura ni la gouvernante.

Je suis chez lui!

LAURA, avec douceur.

Approchez, Madame, asseyez-vous.

MARGUERITE.

Que je...

LAURA.

Vous paraissez émue... reposez-vous un instant.

BOTHWELL, à Marguerite, avec brusquerie.

On vous dit de vous asseoir... de vous reposer.

MARGUERITE, sombre.

J'ai juré de ne prendre aucun repos avant... (S'interrompant.) Est-ce que je ne suis pas ici chez M. Henri Dunbar?...

MISS BOTHWELL.

Vous êtes dans son château.

MARGUERITE.

Où est-il lui?

MISS BOTHWELL, bas à Laura qui va parler.

Ne répondez pas, elle a l'air d'une folle.

LAURA, bas.

Elle a l'air d'être dans le malheur ce qui est bien différent.

MISS BOTHWELL, bas à Laura qui s'est avancée vers Marguerite.

Prenez garde!

LAURA, à Marguerite.

Je vous en prie, Madame, veuillez vous asseoir, veuillez vous remettre, vous expliquerez ensuite le motif qui vous amène, et s'il dépend de nous de vous satisfaire, soyez sûre que vous trouverez ici, autant du moins que cela dépendra de mistress et de moi, toute l'assistance que vous êtes sans doute venue chercher.

MARGUERITE.

Je n'attends d'autre assistance que celle de Dieu.

MISS BOTHWELL.

C'est une pensée sage et chrétienne... enfin, que voulez-vous?...

MARGUERITE.

Je veux voir M. Henri Dunbar.

LAURA, avec douceur.

Il n'est pas encore visible... nous attendons nous-même l'instant d'être admises en sa présence.

MARGUERITE.

Alors j'attendrai aussi.

LAURA.

Madame, voudriez-vous donner votre nom?

MARGUERITE.

Pourquoi donner mon nom?...

LAURA, avec douceur.

Pour le faire passer tout de suite et vous éviter ainsi une longue attente.

MISS BOTHWELL, avec dignité.

Vous ignorez peut-être qu'il est d'usage de communiquer son nom aux personnes de haut rang de qui on attend une audience.

MARGUERITE, irritée.

Une audience...

LAURA.

Une... entrevue... madame... vous aurait-on blessée? Oh! ce n'était pas notre intention.

MISS BOTHWELL, raillant.

Madame paraît avoir besoin des plus grands ménagements... (A part.) Peste!...

MARGUERITE, la regarde avec mépris, puis donne froidement sa carte.

Voici mon nom, M. Dunbar le connaît bien!

MISS BOTHWELL.

Donnez, je m'en charge... (A part.) Ce sera une occasion de me présenter à Milord. (Lisant la carte en sortant.) Marguerite Vilmott... ce nom... mais oui... c'est celui de l'homme qui à Southampton... Tiens... Tiens... (Elle sort.)

## SCÈNE IV

LAURA, MARGUERITE.

LAURA.

Maintenant que nous sommes seules nous pouvons causer librement... Oh! ne craignez pas de vous confier à moi! Je suis heureuse, moi, et je voudrais faire partager mon bonheur à tout le monde!

MARGURITE, avec mélancolie.

Ah! vous êtes heureuse!... pauvre enfant! vous paraissez bonne! aimante!... le bonheur a bien fait... il ne s'est pas trompé cette fois...

LAURA.

Oh! Bothwell est bien bonne aussi... seulement elle gronde un peu... par habitude, mais puisqu'elle n'est plus là, il me semble qu'à nous deux, nous devons nous comprendre encore mieux... n'est-ce pas, madame?

MARGUERITE, après l'avoir regardé.

Mademoiselle... votre langage, votre douceur, votre bonté, me font rougir malgré moi de la rudesse que j'ai montrée devant vous en entrant. Je vous remercie... je vous suis reconnaissante... croyez que j'avais... que j'ai des motifs graves... une douleur poignante pour... (S'attendrissant malgré elle.) Ah! Miss! j'ai dans l'âme un deuil bien sombre... je souffre cruellement... J'étais venue avec de la résolution, avec de la force... Je croyais me trouver en face de cet

Digitized by Google

homme... Au lieu de cela, je rencontre votre doux visage... j'entends votre voix dont l'accent touche, pénètre, attendrit... Alors, malgré moi, j'ai envie de pleurer... et je pleure... oui, je sens des larmes couler de long de mes joues!... Oh! père, père, pardonne-moi cette faiblesse.

LAURA.

Mon Dieu, madame, moi aussi j'ai envie de pleurer, qu'avez-vous? mais qui êtes-vous donc?...

MARGUERITE.

Qui je suis? (Miss Bothwell entre vivement, la figure décomposée.)

MISS BOTHWELL.

Madame.... Monsieur Dunbar... refuse... de... vous... voir...

MARGUERITE, avec éclat.

Il refuse...

MISS BOTHWELL.

Il vous prie de sortir d'ici... sur le champ.

MARGUERITE.

Il me chasse... Je ne m'en irai pas! où est-il? Il faut que je le voie... je vous dis qu'il le faut...

LAURA.

Madame, vous me faites peur! Je vous en supplie, n'allez pas chez mon père!

MARGUERITE.

Votre père... lui... ce... (A part.) Elle l'aime, pourquoi pas! j'aimais mon père moi! (Haut.) C'est bien, mademoiselle, il suffit... je m'en vais... Je renonce, quant à présent, à voir votre... il est heureux d'avoir une fille telle que vous... Adieu, mademoiselle, je vous plains, je sors. (En s'en allant.) Mais je reviendrai. (Elle sort.)

LAURA.

Qu'a-t-elle voulu dire?

MISS BOTHWELL.

Je ne sais pas miss... je cherche.

LAURA.

Quelle flamme dans ses yeux! quelle expression de colère! elle qui, là, tout à l'heure, me regardait avec tant de douceur.

MISS BOTHWELL.

Votre père, miss... pas un mot de ce qui vient de se passer!

## SCÈNE V

LES MÊMES, VILMOTT SOUS LE NOM DE DUNBAR, BALDERBY, Laquais venant au devant du prétendu lord.

TOUS, s'inclinant.

Milord!

DUNBAR-VILMOTT.

C'est bien!... c'est bien... qu'on me laisse! (Tous les domestiques sortent.)

LAURA, voulant se jeter à son cou.

Mon père, mon bon père. Enfin!...

DUNBAR, la regarde, puis il la repousse comme s'il souffrait.

Ah!

LAURA.

Vous me repoussez...

BALDERBY.

Milord se trouve mal.

DUNBAR-VILMOTT, tombant sur un siége.

Un peu d'air...

LAURA, lui faisant respirer des sels.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MISS BOTHWELL.

Il revient à lui!

BALDERBY, bas à Laura.

La froideur n'était qu'un masque sous lequel il avait essayé de cacher l'intensité de ses émotions...

LAURA.

Vous croyez? quel bien vous me faites!

DUNBAR, regardant autour de lui.

Eh bien! qu'y a-t-il?... ah je suis sujet à des évanouissements, voilà pourquoi je redoutais cette entrevue... je savais qu'elle serait au-dessus de mes forces.

LAURA.

Mon père! combien je suis fâchée que la vue de votre fille vous ait agité ainsi! Et dire que je vous accusais d'indifférence... de froideur même! à l'instant où votre émotion muette était une preuve de tendresse! regardez-moi, embrassez-moi... fort... bien fort... cher père... appelez-moi comme dans vos lettres... appelez-moi votre fille adorée... allons dites...

Digitized by Google

DUNBAR VILMOTT, avec embarras.

Ma... ma... fille...

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE, avec une carte qu'il donne à Vilmott.

LE DOMESTIQUE.

Lord Jocelyn.

VILMOTT, se remettant.

Qui est ce personnage?

MISS BOTHWELL, embarrassée.

C'est...

LAURA, même jeu.

C'est...

BALDERBY, id.

C'est...

LAURA, allant au fond.

Venez vite Jocelyn, que je vous présente à mon père, il vous recevra sans cérémonie, car il est un peu souffrant (Le présentant) Lord Jocelyn, mon père!

JOCELYN, saluant.

Votre voisin de campagne, milord, et impatient d'être le premier à saluer votre retour.

BALDERBY, bas.

C'est fini pour moi!

DUNBAR-VILMOTT, voyant que Balderby se dispose à sortir.

Eh bien! vous vous retirez, monsieur Balderby?

BALDERBY.

Milord, je vais chercher la réponse à la dépêche relative aux fonds que votre seigneurerie a fait demander à la maison de banque.

DUNBAR-VILMOTT.

Ah!... oui, oui, allez, allez Balderby, la chose est d'importance, aussitôt la réponse reçue prévenez-moi.

BALDERBY.

Oui milord... (Il salue Laura l'arrête au fond.)

LAURA, à mi-voix.

Vous vous en allez...

BALDERBY, même jeu.

Il le faut miss, c'est pour le service de votre.. père, Ensuite..

Digitized by Google

LAURA.

Ensuite?

BALDERBY, id.

Ensuite, miss Laura, je songerai sérieusement à mon voyage pour les Grandes-Indes.

LAURA, pensive.

Ah! pourquoi?

BALDERBY.

Parce que vous sachant désormais heureuse, tout à fait heureuse entre votre père et lord Jocelyn je n'aurai plus rien à faire ici.

LAURA, toujours pensive.

Ah!

DUNBAR, de loin à Balderby.

Monsieur Balderby, je suis visible pour vous à toute heure, vous entendez...

BALDERBY.

Parfaitement, Milord... (Il salue, s'éloigne un peu... Laura lui donne sa main... Il y dépose des baisers avec vivacité et respect, puis il sort.)

MISS BOTHWELL, à part.

Pauvre jeune homme! (Laura vient prendre avec un peu de mélancolie sa place près de Dunbar-Vilmott. Miss Bothwell travaille à l'écart à une tapisserie.)

## SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, moins BALDERBY.

JOCELYN, avec dépit.

Miss Laura semble attristée, elle regrette peut-être que ce jeune homme, un employé de votre maison, n'est-ce pas? monsieur?...

VILMOTT.

Balderby.

JOCELYN.

Que M. Balderby ait cru devoir s'éloigner à cause de moi, car je ne puis m'y tromper c'est à cause de moi que... Je suis vraiment désolé...

DUNBAR-VILMOTT.

Comment! Milord, que dites-vous?



Digitized by Google

LAURA, à Jocelyn.

Prenez-garde, vous êtes sur la pente d'une injustice et d'une méchanceté, tenez ne troublez pas la joie que doit nous causer à tous les deux la présence de mon père. (Elle lui tend la main, Jocelyn la prend avec transport.)

VILMOTT, à part.

A tous les deux! (Haut.) Il y a longtemps, Milord que vous connaissez ma fille?

JOCELYN.

Assez longtemps, Milord, pour avoir pu apprécier tout ce que son cœur, sa raison, son caractère, renferment de perfections adorables... mes visites respectueuses rendues en présence de Mistress Bothwell...

MISS BOTHWELL, interrompant.

Toujours Milord, toujours.

JOCELYN, continuant.

Ne pouvaient avoir qu'un seul but...

MISS BOTHWELL, même jeu,

Le but honorable et saint du mariage...

JOCELYN.

Et j'attendais avec impatience votre arrivée, Milord, pour vous présenter respectueusement la demande que j'ai l'honneur de vous faire en ce moment de la main de miss Laura votre fille.

VILMOTT.

Milord, cette demande me prend à l'improviste... je ne m'attendais pas... mais enfin Milord... vous êtes un parti considérable, vous avez un nom illustre....

MISS BOTHWELL.

Une fortune immense.

VILMOTT.

Dès à présent, je ne saurais prévoir, opposer aucune objection... Votre recherche nous honore et si ma... si ma fille n'a aucune répugnance...

MISS BOTHWELL.

Aucune.

JOCELYN, qui a échangé un regard avec Laura.

Ah! Milord, ce regard de votre chère fille est plus précieux pour moi que ne pourraient l'être tous nos domaines réunis!

VILMOTT.

Oui, en effet ce sourire est significatif... enfin, c'est chose

convenue; une autre fois nous réglerons les questions de détail. Vous avez ma parole, Milord. (Regardant la carte.) Milord Jocelyn de Haughton... et... ah!... (Il change de physionomie en regardant la carte.)

LAURA, se cachant dans le sein de miss Bothwel.

Ah! ma bonne amie! je suis bien heureuse!

MISS BOTHWELL.

Et moi aussi. (A part) Allons! cela s'est très-bien passé; c'est peut-être un peu brusque, pas assez de transition de part et d'autre; j'aurais voulu qu'on se mit d'accord en prolongeant la situation. Enfin!...

VILMOTT, à part.

Ce nom, ce nom!... serait-ce?.... Si je questionne, c'est m'exposer moi-même, et cependant s'il était vrai que...

JOCELYN.

Qu'avez-vous Milord?

MISS VILMOTT,

Rien! Laura... Mistress... veuillez je vous prie...

BOTHWELL.

Nous vous, laissons Milord... (A Laura.) Venez, chère enfant, et pour donner à ce jour mémorable la sanction d'usage, priez l'auteur de vos jours de vous accorder sa bénéd...

VILMOTT, l'interrompant.

Allez mistress.

LAURA.

Mon père!

VILMOTT.

Laura je vous jure que votre bonheur est le plus cher de mes désirs.

LAURA.

Merci, mon père; mon bon père! oh! votre froideur ne m'inquiète plus... J'ai compris tout ce qu'elle cachait de sensibilité et de tendresse. Désormais, soyez froid, soyez indifférent tant qu'il vous plaira, je ne vous en voudrai plus jamais... non jamais! (A Jocelyn.) Eh bien! était-ce donc si difficile de parler... à propos, serez-vous encore jaloux quand nous serons mariés? Non! à la bonne heure... à revoir mon père, à revoir. (Elle sort en envoyant des baisers avec sa main.) Ah! je suis bien heureuse!

MISS BOTHWELL, à part, regardant Laura.

C'est tout mon portrait le jour où j'obtins la main de feu le major Bothwell. (Elles sortent.)

Digitized by Google

## SCÈNE VIII

JOCELYN, VILMOTT.

JOCELYN, après un temps d'embarras réciproque.

Eh bien! Milord! serait-ce par hasard cette carte qui aurait le triste privilége d'assombrir votre seigneurie?

VILMOTT.

Croyez-vous?... oh! non.

JOCELYN.

Cependant, Milord...

VILMOTT.

Il serait possible en effet que...

JOCELYN.

Parlez.

VILMOTT.

Oh! mais c'est inadmissible.

JOCELYN.

Quoi donc?

VILMOTT.

Quel rapport peut-il exister entre le noble comte Jocelyn Haughton de Jocelyn s'Rock... et...

JOCELYN.

Et...

VILMOTT.

Un pauvre diable, un artiste....

JOCELYN, troublé.

Ah!

VILMOTT.

Un peintre...

JOCELYN, troublé.

Un Peintre...

VILMOTT.

Qui a trainé, à ce qu'il paraît, une existence assez misérable... à Londres, dans la cité... il y a quelques années.

JOCELYN.

Vous avez connu ce?...

VILMOTT.

Ce Jocelyn... Haughton, plus communément appelé Gilbert...

Digitized by Google

JOCELYN.

Gilbert... l'avez vous donc connu, milord ?

VILMOTT.

Moi ! comment aurais-je pu... J'aurai, sans doute, entendu parler de lui, à l'occasion de quelque tableau, le nom se sera machinalement fixé dans mon souvenir et tout à coup il se sera réveillé à l'aspect de cette carte...

JOCELYN.

En effet, c'est probable... Et... voila tout, milord ?...

VILMOTT.

Absolument tout. (A part.) C'est lui !

## SCÈNE IX

LES MÊMES, BALDERBY.

BALDERBY, vivement.

Milord ! Milord !

VILMOTT.

Quoi ! qu'y a-t-il ? quelque difficulté pour l'argent ?

BALDERBY.

Non, Milord. Ce n'est pas cela.

VILMOTT.

Qu'est-ce donc ? Parlez, parlez vite.

BALDERBY.

Milord... cette femme de tantôt... dont le nom seul vous a...

VILMOTT, interrompant.

Oui... Oui ! eh bien ! après ?

BALDERBY.

Elle est revenue, elle est là ; elle veut vous voir absolument.

VILMOTT.

C'est impossible, je ne puis... mais je ne veux pas... d'ailleurs je suis en conférence avec lord Haughton, dites cela à cette femme.

BALDERBY.

Elle le sait, elle l'a appris par un agent particulier, un nommé Scharp qui l'accompagnait, mais qui, à la première injonction, s'est retiré sans difficulté ; quant à elle, elle est restée ; elle est comme une lionne ! Vous sachant réunis, elle veut absolument vous voir tous les deux.

VILMOTT.

Tous les deux?

JOCELYN, troublé.

Une femme demande à me voir... qui est cette femme?

BALDERBY.

Elle se nomme...

VILMOTT, l'arrêtant.

Inutile de parler de cela à Milord, je vais moi-même lui expliquer; c'est toujours au sujet de cette malheureuse affaire de Southampton.

JOCELYN.

Quelle affaire?

VILMOTT.

Comment! vous n'avez pas appris?....

JOCELYN.

Non, de quoi s'agit-il?

VILMOTT.

Venez; je vais vous raconter cette déplorable histoire... Balderby, recevez cette femme... parlez-lui, faites-lui entendre raison, que diable! on ne peut pourtant pas être aux ordres de la première aventurière qui se présente chez les gens. Dites-lui... Dites-lui ce que vous voudrez... mais pour Dieu! quelle nous laisse en paix! son père est mort. Eh bien, il est mort, je n'y puis rien, la justice a prononcé, venez, Milord.

JOCELYN.

Mais moi qu'ai-je à faire dans cette énigme?

VILMOTT.

Est-ce que je sais ?... Laissez-moi d'abord vous raconter les faits, ensuite vous appréciérez. Ah! Balderby, voici ma bourse, vous donnerez la somme nécessaire; promettez autre chose encore s'il le faut.

JOCELYN.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

BALDERBY.

Milord... mais...

VILMOTT, irrité.

Ah! faites ce que je vous dis, et au besoin prévenez la justice.

JOCELYN à part.

Ah! je saurai qui est cette femme!...

Digitized by Google

VILMOTT, part.

Prévenir la justice... Il le faut! sans cela, je suis perdu! (Haut.) Venez Milord!

## SCÈNE X

BALDERBY, MARGUERITE.

MARGUERITE, entrant vivement.

Eh bien? ou sont-ils?

BALDERBY.

J'ai ordre de vous déclarer que vous ne verrez pas ces messieurs, du moins en ce moment.

MARGUERITE.

Ils se cachent. J'attendrai. Cette fois je ne serai pas arrêtée par une enfant que je plains d'être la fille d'un tel père!...

BALDERBY.

Madame, vos paroles sont irritantes... votre air est menaçant... Ce n'est pas ainsi qu'on se présente chez un lord d'Angleterre.

MARGUERITE.

Un meurtrier, n'a qu'un nom... il s'appelle meurtrier!!!

BALDERBY, irrité.

Madame! assez de calomnies! assez d'accusations... prouvez-les ou retirez-vous. La justice elle-même en rendant ses arrêts châtie le coupable, elle ne l'insulte pas.

MARGUERITE.

Je n'insulte pas... je ne calomnie pas... j'accuse!... je viens pour accuser.

BALDERBY.

Je vous répète que vous n'êtes pas ici en justice. Le domicile est inviolable, il y a chose jugée... or, vous l'avez dit vous même, vous êtes l'accusation, vous n'êtes point le jugement.

MARGUERITE.

Je ne sais qu'une chose! Je suis Marguerite Vilmott, la fille de l'homme assassiné par votre maître.

BALDERBY.

Encore! Madame, pour la dernière fois, que venez vous faire ici?

Digitized by Google

MARGUERITE.

Je viens voir Henri Dunbar... je viens le voir en face! s'il est innocent, un instinct, un éclair du cœur me révèleront la vérité... alors, j'obéirai à cette voix intérieure, qui rendra, pour moi, le plus sûr de tous les verdicts d'innocence! Au contraire, s'il est coupable, je lirai son crime sur ses traits, dans ses gestes, dans l'intonation de sa voix ; je respirerai dans son atmosphère l'odeur du sang... Ma conviction sera soudaine et irrévocable. Ma main en s'appuyant sur son épaule, le frappera comme si c'était la foudre, et ma voix résonnera à ses oreilles comme un arrêt de la justice de Dieu, alors que je lui crierai : Henri Dunbar! c'est toi qui as assassiné mon père!...

BALDERBY.

Madame, c'en est trop! et puisque vous m'y forcez absolument... (Il va ouvrir au fond, des Constables paraissent.)

MARGUERITE.

Des hommes de justice!

BALDERBY.

Ils ont été requis contre vous.

MARGUERITE.

Contre moi!

BALDERBY.

Oui, contre vous, pour débarasser le château Dunbar, d'une folle ou d'une intrigante qui s'y est introduite pour menacer et insulter sans droits ni motifs.

MARGUERITE, furieuse.

Contre moi! contre moi! des hommes de justice! ah! c'est trop fort! voilà le comble! cette preuve suffirait... folle, intrigante, dit-il!... Mais un homme sans reproche se fut contenté de se mettre en face de moi... folle, il eut eu pitié!... intrigante, il m'eût démasquée, mais il lutte! il se cache... donc il a peur! oui, il a peur! et s'il a peur, c'est qu'il est coupable.

BALDERBY.

Assez! pour la dernière fois!... assez... messieurs faites votre devoir.

MARGUERITE, aux Constables qui approchent.

Ne me touchez pas!... Ils vont m'emmener comme une criminelle? moi! Dieu ne le voudra pas! il témoignera en ma faveur!... Ne me touchez pas, vous-dis-je?... A mon aide!... quelqu'un! voyons... un honnête homme, pour me

Digitized by Google

défendre, pour me réclamer !... Il n'y a donc rien d'honnête ici...

JOCELYN, paraissant et la reconnaissant.

Ah ! c'était bien elle !

MARGUERITE voyant Jocelyn qui entre et s'est arrêté d'épouvante en la voyant.

Vous !... vous !... Ah ! c'est vous !... J'appelais à mon secours un loyal gentilhomme et vous apparaissez ! Mais savez-vous que je vous trouve hardi ?... (Avec un rire nerveux.) Ah ! ah ! vous voilà donc... n'ayez pas peur... je ne m'occupe pas de vous en ce moment... faites-moi faire place... soyez ma caution, pour aujourd'hui, cela suffira !

JOCELYN, avec terreur, aux Constables.

Laissez madame aller en liberté ! je me porte caution pour elle !...

MARGUERITE.

Bien ! Henri Dunbar d'abord ! vous... après !... (Elle passe fièrement.)

---

# ACTE QUATRIÈME

La chambre de Marguerite. — Table à ouvrage ; lumière prête à s'éteindre.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, seule, endormie, puis PADDY.

PADDY.

Madame, madame... (Entrant.) On ne répond pas, la lampe encore allumée, et il fait grand jour... la pauvre dame aura veillé, comme à l'ordinaire... Si le médecin savait cela !...

MARGUERITE, avec un cri.

Ah !

PADDY, effrayé.

Qu'y a-t-il ?

MARGUERITE.

Où suis-je!... j'ai eu peur, quel rêve!

PADDY.

Ah! vous rêviez, madame...

MARGUERITE.

J'étais dans le cimetière... de Southampton, là... où mon père a été enterré.

PADDY.

Je sais, madame, je connais l'affaire... et alors?...

MARGUERITE.

Je m'étais agenouillée devant la pierre funèbre, où sont gravés ces trois mots : Joseph Vilmott, 1853. Tout à coup, la pierre se lève, une forme humaine sort de la tombe. La vision se place à côté de moi. Je marche, elle me suit, je m'arrête... elle s'arrête. Alors, je me décide à la regarder en face... chose étrange! ce n'était pas le visage de mon père!

PADDY.

En vérité!... (à part) après cela, il paraît qu'on change terriblement... là-dessous. (Haut.) Voyons madame, éloignez ces imaginations qui n'ont rien de réjouissant. Monsieur Scharp est venu... il m'a chargé de vous prévenir qu'il vous ferait visite ce matin de très-bonne heure.

MARGUERITE.

Je le recevrai dès qu'il se présentera.

PADDY.

Ah! tenez, madame, je crois entendre sa voix... oui, c'est lui.

MARGUERITE.

Faites-le entrer.

PADDY.

Entrez, entrez, Monsieur Scharp, si vous apportez de bonnes nouvelles, vous ferez bien de les donner promptement à madame pour changer un peu le cours de ses idées.

SCHARP.

C'est bon, bavard! tâchez qu'on nous laisse un moment seuls. (Paddy sort.)

## SCÈNE II

SCHARP, MARGUERITE.

SCHARP, respectueux.

Madame a-t-elle fait ce que j'ai eu l'honneur de lui conseiller, madame est-elle allée à Dunbar-Castle ?

MARGUERITE.

Je m'y suis présentée deux fois. Asseyez-vous, monsieur.

SCHARP, se défendant de s'asseoir.

Il est parfaitement inutile... Madame a-t-elle pu voir monsieur Dunbar?

MARGUERITE.

Pas encore.

SCHARP.

C'est fâcheux.

MARGUERITE.

Pourquoi cela?

SCHARP.

Cela aurait servi à éclaircir certains soupçons... c'est bien fâcheux.

MARGUERITE.

Je ne vois pas quelle gravité un simple retard peut avoir... d'ailleurs, je n'ai rien à me reprocher... j'ai fait tout ce qu'il a été en mon pouvoir de faire pour voir celui que je cherchais.

SCHARP.

Je le sais, je le sais, madame... enfin !...

MARGUERITE.

Expliquez-vous, M. Scharp.

SCHARP.

Madame... passons, passons! vous avez vu quelqu'un au château ?

MARGUERITE.

J'ai vu M. Jocelyn Haughton?

SCHARP.

C'est bien votre mari, madame?

MARGUERITE.

C'est lui.

Digitized by Google

SCHARP.

A la bonne heure, je suis très-satisfait lorsque je vois mes indications tomber juste. Je tiens beaucoup à cela.

MARGUERITE.

Une question, Monsieur.

SCHARP.

A vos ordres, Madame, toujours à vos ordres.

MARGUERITE.

Toujours?

SCHARP.

En douteriez-vous, Madame!

MARGUERITE.

Non! jusqu'à présent, mais aujourd'hui vous êtes si cérémonieux... si...

SCHARP.

Votre question, madame?

MARGUERITE.

Voyez-vous!

SCHARP.

Pardon, Madame.

MARGUERITE.

Comment êtes-vous parvenu à découvrir le secret de mon mariage?

SCHARP.

D'abord, Madame, ce n'était pas un secret. Les fils étaient épars sans être mystérieux; il suffisait de les rattacher. Le récit de Paddy avait appelé mon attention sur Lord Jocelyn. J'avais entendu déjà ce nom de Gilbert sous lequel votre mari avait autrefois caché sa misère; ensuite, grâce au hasard qui m'a rapproché de vous, Madame, il ne m'a pas été difficile de retrouver le nom de la personne que Lord Jocelyn avait épousée dans sa jeunesse.... et qu'il avait si complétement oubliée pour... pour... la fille de Lord Dunbar... heureusement que nous sommes arrivés à temps.

MARGUERITE.

Ainsi, il l'aime!

SCHARP.

Oh! mon Dieu, Madame, il l'aime à sa manière, en homme exalté qu'il est. Je parierais que ce sentiment là n'a rien de sérieux, rien de profond.

MARGUERITE.

Et... cependant il allait jusqu'au mariage!... le mariage!

songez donc, lorsque je suis sa femme, lorsque je suis vivante! en venir là!... est-ce possible?

SCHARP.

Madame, les actions les plus folles, les plus coupables, ne viennent pas à la pensée du premier coup. Elles pénètrent lentement, et s'infiltrent goutte à goutte dans le cœur... On a commis la faute, on persiste jusqu'au bout, moins par amour peut-être que par la logique inflexible du mal.

MARGUERITE.

Ah! s'il en était ainsi!

SCHARP, à part.

Elle l'aime encore! Ah! les femmes! c'est admirable!

MARGUERITE.

Venons à notre autre affaire.

SCHARP, avec un certain embarras.

L'affaire Joseph Vilmott... souhaitez-vous, Madame, que nous nous en occupions sur le champ?... Ou bien préférez-vous remettre?...

MARGUERITE.

Pourquoi préférerais-je cela, monsieur Scharp? Tenez, parlez-moi franchement comme vous l'avez fait jusqu'ici. Il se passe en vous quelque chose d'étrange, qu'y a-t-il? voyons.

SCHARP.

Madame, il n'y a rien encore... et cependant..

MARGUERITE.

Cependant...

SCHARP, comme prenant un parti.

Madame, j'estime que les premiers agents se sont laissés décourager par les difficultés du cas. D'autres crimes ont été commis, d'autres affaires leur sont survenues, et ils ont abandonné l'investigation; c'est ainsi qu'échappent parfois les criminels, non parce que la découverte est impossible, mais parce qu'elle ne peut-être effectuée qu'avec cette lenteur et cette fatigue dans lesquelles si peu d'hommes ont le courage de persévérer.

MARGUERITE.

Vous avez ce courage, vous Monsieur Scharp?

SCHARP.

Oui, Madame. Il m'est arrivé d'avoir à le regretter... mais enfin une fois lancé je ne suis plus maître de m'arrêter... Madame, voilà ce que j'ai fait. Je me suis rendu dans le pays,

sur le théâtre du crime. J'ai commencé par délier la langue de l'aubergiste, des garçons, des témoins, petits ou grands qui avaient figuré dans la première enquête. J'ai remonté le cours des incidents; petit à petit, de proche en proche, tout doucement, j'ai réveillé l'intérêt de cette affaire.

MARGUERITE.

Bien, ensuite.

SCHARP.

Je me suis mis à recueillir toutes les bribes de preuves. J'ai revu l'hôtel où les deux hommes sont descendus; le petit sentier qu'ils ont pris pour aller dans le bois, enfin, la rivière où le corps a été retrouvé. Là, j'ai noté deux incidents précédemment négligés par moi.

MARGUERITE.

Deux incidents?

SCHARP.

L'un, c'est que les vêtements de la victime n'ont pas été retrouvés. L'autre, c'est que la rivière, très-peu profonde en certains endroits, renferme ça et là des trous, des tourbillons où l'on ne pourrait se risquer sans danger... vous m'écoutez madame?

MARGUERITE.

Oh! oui, Monsieur!

SCHARP.

A l'hôtel, j'ai recueilli deux autres petites circonstances en faisant causer un nommé Brigwal, employé à l'office... un garçon timide, qui, à ce qu'il paraît, avait été paralysé par la peur lors des interrogatoires. La première circonstance est celle-ci : Il avait remarqué qu'en entrant, l'homme qui a été tué, avait son habit boutonné et serré sur sa poitrine à l'exception d'un seul bouton, et par l'espace laissé ouvert, Brigwal aperçut et remarqua une épingle en brillant. Or, l'autre gentleman, M. Dunbar, avait sa redingotte ouverte en descendant de voiture et Brigwal se rappelle parfaitement qu'il n'avait point d'épingle, ce qui fait que Brigwal a été bien étonné de le voir porter, lorsqu'il est revenu seul plus tard, de le voir porter, dis-je, le bijou de l'homme assassiné.

MARGUERITE.

Eh bien, monsieur, quelle est, selon vous, la conséquence de ce fait?

Digitized by Google

SCHARP, vivement.

La conséquence!... mais il me semble qu'il y a là quelque chose de fort extraordinaire.

MARGUERITE.

Je ne vois pas... et l'autre incident?

SCHARP.

Le voici : Le soir du crime, un autre domestique de l'hôtel, remarqua que M. Dunbar avait ouvert son nécessaire de voyage, tandis qu'il attendait que Joseph Vilmott revint pour dîner, et que pendant un temps infini, il n'avait pu démêler la clé de ce nécessaire, bien qu'il eut devant lui son trousseau entier.

MARGUERITE.

Il était agité sans doute, et sa main tremblait.

SCHARP.

Non pas, le domestique affirme que M. Dunbar avait l'air aussi calme et aussi froid que s'il eut été de fer.

MARGUERITE.

C'est étrange!

SCHARP.

N'est-ce pas, Madame... la disparition des vêtements de l'homme tué est une circonstance véritablement inconciliable avec la culpabilité de Henri Dunbar. Que quelque misérable se soit souillé de sang pour arracher à sa victime des objets de mince valeur, passe encore! mais que Henri Dunbar, le lord, le millionnaire, ait dépouillé le corps de son valet et profané un cadavre... oh! voilà qui me semble chose absolument impossible.

MARGUERITE.

Eh bien!

SCHARP.

Eh bien, Madame, si les vêtements n'ont pu être volés par Henri Dunbar, ils doivent se trouver quelque part. Ils n'ont pas été vendus; on en aurait saisi des vestiges chez les marchands, donc ils doivent être...

MARGUERITE.

Où?

SCHARP.

Dans la rivière! une fois cette idée entrée là... (Il se frappe le front.) Elle n'a pu en sortir, alors...

MARGUERITE.

Alors?..,

SCHARP.

Alors, Madame, j'ai fait draguer la rivière. Des jours, des semaines se sont écoulés sans résultat... je ne perds pas courage, ni mes hommes non plus, enfin!...

MARGUERITE.

Achevez... expliquez-vous...

SCHARP.

Je ne sais, je ne puis dire encore... enfin, Madame, j'attends ce matin même des renseignements de la plus haute importance, j'aurai l'honneur de vous les communiquer, dès que je les aurai reçus! (S'inclinant.) Madame...

MARGUERITE.

Monsieur Scharp, recevez mes remerciements pour tout ce que vous avez bien voulu faire jusqu'à présent en faveur de la triste Marguerite; soit que votre zèle à mon égard se ralentisse, soit qu'il persévère, je resterai votre obligée, et ma reconnaissance vous est à tout jamais acquise.

SCHARP, un peu ému.

Merci, Madame, je n'attendais pas moins de vous... merci... à bientôt, Madame, à bientôt. (Il sort.)

## SCÈNE III

MARGUERITE, puis PADDY, puis JOCELYN.

MARGUERITE, un moment seule.

Qu'a-t-il voulu dire? je cherche en vain à comprendre... je fais mon devoir... que m'importe le reste...

PADDY, entrant.

Madame, il y a là un gentleman qui demande à vous parler.

JOCELYN, sur le seuil.

C'est moi, Madame.

MARGUERITE.

Lui!... (Elle lui fait signe d'entrer. Paddy sort.)

JOCELYN, avec effort après un temps.

Madame, après ce qui s'est passé hier... lors de cette rencontre imprévue... au château de...

MARGUERITE, amèrement.

Au château de Dunbar...

JOCELYN.

Au château de Dunbar... j'ai compris...

MARGUERITE.

Vous avez compris...

JOCELYN.

Que vous chercheriez à me revoir... à me parler.

MARGUERITE.

Qui vous a fait naître cette pensée?

JOCELYN.

Vos menaces, votre irritation, votre colère... et voulant éviter un scandale...

MARGUERITE.

Des menaces, de la colère... en effet, j'en avais hier... aujourd'hui... je n'en ai plus.

JOCELYN.

Vous n'en avez plus?

MARGUERITE.

Non! à quoi bon?... un moment votre présence soudaine avait imprimé à mes idées un autre cours, et avait fait refluer vers mon cœur les souvenirs de ma jeunesse... un instant ces souvenirs m'avaient fait perdre de vue mes devoirs de fille... Je me les suis rappelés en rentrant... J'ai prié, j'ai tâché de n'y plus penser... je n'y pense plus.

JOCELYN.

Il ne me reste qu'à me retirer.

MARGUERITE.

Je ne crois pas que nous ayions rien de plus à nous dire,

JOCELYN.

Cependant...

MARGUERITE.

Achevez...

JOCELYN.

Nous sommes... mariés...

MARGUERITE.

Vous êtes bien bon de vous en souvenir...

JOCELYN.

Et moi, je...

MARGUERITE..

Eh bien?... vous...

JOCELYN.

Je...

MARGUERITE.

Mais... achevez.

JOCELYN.

Je ne puis... (Il se retire lentement.)

MARGUERITE, prenant un parti.

Qu'allez-vous faire ?

JOCELYN.

Moi ?

MARGUERITE, s'animant.

Mais vous devez comprendre, maintenant...

JOCELYN.

Il y a des moments où je ne comprends plus.

MARGUERITE.

Ah ! vous savez bien...

JOCELYN, avec un peu d'égarement.

Quoi !... où suis-je ? où vais-je ? je n'en sais rien...

MARGUERITE.

Le malheureux !

JOCELYN.

Oh ! oui, bien malheureux.

MARGUERITE.

En arriver là... Gilbert !...

JOCELYN.

Gilbert, avez-vous dit? Gilbert, c'était la pauvreté, la jeunesse ! Jocelyn Haughton, c'est la richesse, c'est le supplice.

MARGUERITE.

Pour vous, c'est autre chose encore ! c'est l'amour !

JOCELYN, avec égarement.

L'amour ! Eh ! oui, je...

MARGUERITE l'interrompant.

N'achevez pas... vous oseriez... à moi ! à moi !... Infamie !

JOCELYN.

Je serais bien plus infâme si je n'avais pour excuse ma souffrance... ma folie...

MARGUERITE.

Vous êtes souffrant? vous êtes en délire... soit !... mais où voulez-vous en venir ?

JOCELYN.

Je ne sais pas...

MARGUERITE.

Vous ne savez pas ! Tenez ! j'ai pitié de vous. (Sévèrement.) Vous ne pensez plus à l'épouser, n'est-ce pas?... vous ne pouvez plus y penser?... Allez-vous en... fuyez!... si je puis vous être utile en quelque chose...

Digitized by Google

JOCELYN, vivement.

Rien... rien... jamais.

MARGUERITE.

Vous me haïssez donc bien?

JOCELYN, avec une animation croissante.

Non... mais...

MARGUERITE.

Il faut donc que je meure... moi?

JOCELYN.

Eh! bien?...

MARGUERITE, l'interrompant.

Oh!... il veut ma mort!.. je suis l'obstacle de sa vie! mon Dieu! c'est le dernier coup. Je me fesais encore illusion! je n'aurais pas cru cela! vous m'avez brisée!... c'est vous, c'est... toi... pardon... Ah! que je souffre, que je souffre... Gilbert... Jocelyn, parlez... vos paroles me font moins de mal que votre silence... je ne savais pas que je pourrais encore tant souffrir!

JOCELYN, s'affaisse et pleure.

Ah!...

MARGUERITE, irritée.

Et c'est lui qui pleure! sur ma parole, les hommes sont bien lâches!... pleurez tout seul... (S'essuyant les yeux.) Nous n'aurons pas même la communauté des larmes! Voyons, est-ce pour vous attendrir sur vous que vous êtes venu? Tout cela ne mène à rien, vous aviez un but, une pensée!... Qu'est-ce que c'est? que voulez-vous? finissons!...

JOCELYN.

D'abord, je voulais vous dire, vous expliquer comment il a pu se faire qu'autrefois... j'ai abandonné...

MARGUERITE.

Inutile de revenir là-dessus, vous y trouveriez encore un sujet de larmes. Ce qui s'est passé, le voilà en deux mots : vous étiez pauvre, vous végétiez dans le peuple où j'étais, moi, vous m'avez vue, je me suis trouvée à votre goût. Je n'étais pas de celles qu'on obtient par hasard. Ma résistance a irrité votre faiblesse, vous m'avez épousée : ensuite, vous avez eu regret de ce que vous aviez fait, vous vous êtes découragé... Quand un honnête homme donne son nom à une honnête femme, ils restent solidairement unis autour de ce nom pour le garder intact... Ou bien, ma foi, on le brise publiquement, au grand jour, quand il y a des raisons graves

pour cela. De la sorte, il peut au moins en rester des morceaux sans tache. Mais vous, vous n'avez pas eu la force de défendre avec moi ce nom, votre seul héritage, vous vous êtes enfui, et vous l'avez emporté lâchement, comme un voleur qui se sauve avec un trésor, avez-vous fait cela, dites?

JOCELYN.

Je l'ai fait.

MARGUERITE, s'attendrissant.

Et avais-je mérité cet abandon? je m'étais donnée tout entière à vous! nous étions pauvres!... que m'importait?... j'étais si heureuse de travailler...

JOCELYN.

Travailler pour moi, quelle honte!

MARGUERITE.

Orgueilleux! orgueilleux!... Ah!... voilà mon tort, mon crime. Je travaillais pour lui! cela l'offensait et l'orgueil tuait en lui le devoir, l'illusion, l'amour! moi, je ne m'en apercevais pas, je travaillais sans relâche! votre vanité de race, vous empêchait de trouver une occupation modeste mais honnête, vous préfériez les aventures. D'ailleurs, c'était ma faute, j'étais fière de vous, je gardais mon idole auprès de moi... hélas! plus je vous adorais, plus vous me méprisiez!

JOCELYN.

Oh! Madame...

MARGUERITE.

Oui, c'était du mépris! Pauvre Marguerite! un tel résultat pour tant d'amour! savez-vous que vous avez été bien cruel, bien coupable envers la malheureuse créature qui ne vous avait point recherché et qui, du jour où elle est devenue votre femme serait morte pour vous éviter une privation... une peine... un chagrin...

JOCELYN, pensif.

C'est vrai!...

MARGUERITE.

Après tant d'années écoulées, non dans l'oubli, car je ne vous ai jamais oublié, mais dans la douleur... lorsque je vous retrouve... c'est dans cette situation affreuse, folle, épouvantable où vous n'avez plusque le choix du crime à commettre... oui, du crime... car il faut poursuivre une aventure coupable, qui ne peut rester impunie, ou bien, il faut me tuer...

JOCELYN.

Marguerite!

MARGUERITE.

Ah!... dites encore Marguerite.

JOCELYN.

Marguerite que voulez-vous que je fasse?

MARGUERITE.

Je ne veux rien.

JOCELYN.

Donnez-moi un conseil... supposez que je suis pour vous un étranger.

MARGUERITE.

Un étranger? Eh bien, à vous comme à un étranger, je dis : vous êtes en présence de trois personnes à qui il faut parler franchement, loyalement : le père, la jeune fille, la femme mariée. Au père, il faut sous le sceau du secret, confier toute la vérité : vous aurez beaucoup à rougir. Ce sera vôtre premier châtiment.... A la jeune fille, il faudra.... Oh! pour elle, il faudra déguiser avec soin la vérité! pauvre jeune cœur.... un aveu trop sincère, le flétrirait pour la vie... vous lui direz.... vous.... Ce n'est pas à moi de vous dicter vos sentiments, vos paroles. Vous saurez trouver des raisons, inventer des prétextes : enfin, soyez bon, soyez affectueux... quelle femme, fut-ce la vôtre, pourrait vous blâmer de dénouer ces liens impossibles avec toute votre âme, tout votre cœur, toute votre délicatesse! Quant à la femme légitime, oh! quant à elle ne vous alarmez pas, son devoir est tracé : sûre désormais que vous êtes revenu dans le chemin du vrai qui est celui de votre honneur et de votre repos.... elle ne vous importunera point... Vous ne la reverrez plus... elle ne proférera ni plaintes, ni reproches. Sans rien demander, sans rien exiger, elle rentrera dans l'ombre où elle se cachait, jusqu'à l'heure où elle échangera cette ombre contre celle du tombeau.

JOCELYN, sans la regarder et comme en dehors d'elle.

Seigneur je te remercie, tu as pitié de moi. Ce fardeau me pesait trop... Ah Laura! je n'aurais pas eu la force de révéler l'atroce vérité, mais à son père, je dirai tout. L'aveu est cruel à faire! n'importe! j'ai hâte de reconquérir l'estime de moi-même. Je veux me reprendre au mensonge... je veux m'appartenir enfin!

MARGUERITE.

Bien! Milord, bien!

JOCELYN.

Demain, Madame, j'irai chez lord Dunbar! (Il la salue et sort.)

MARGUERITE.

Et pas un mot... pas un seul mot pour moi!... O le magnifique égoïsme des hommes! qu'est-il venu faire ici? il est venu pleurer! pleurer sur lui!... et moi j'ai eu pitié! je me suis oubliée pour ne songer qu'à ses douleurs! Les douleurs de l'amant, du futur de miss Laura! Crédule que je suis! lâche, plus lâche que lui! qu'il ferait bien de se rire de moi! et il le fait peut-être!... allons! du dépit, de la colère, ô faiblesse! Mon Dieu! élève mon cœur, prends-le dans ta sérénité. C'est bon de penser à toi, mon Dieu! en levant les yeux vers toi, on les détourne forcément de la terre.

## SCÈNE IV

MARGUERITE, PADDY, VILMOTT, caché par un manteau.

PADDY.

Madame... un envoyé de Lord Dunbar.

MARGUERITE.

De Lord Dunbar! comment il ose... que veut-il?

PADDY.

Ma foi, Madame, demandez-le à lui même, car il est là! (Marguerite sort un moment dans la coulisse, elle revient à reculons avec l'épouvante sur les traits.)

PADDY.

Qu'y a-t-il?

MARGUERITE, à part.

Illusion?... rêve! rêve!

PADDY.

Madame! (Vilmott entre et fait signe à Paddy de se retirer.)

MARGUERITE, terrifiée.

Les morts sortent donc du tombeau?

PADDY, à part.

Qu'est-ce qui va se passer? on me renvoie toujours au beau moment. Enfin! (Il sort.)

MARGUERITE.

Je suis folle!... et je...

VILMOTT.

Marguerite...

MARGUERITE.

Cette voix!... la sienne! la sienne!

VILMOTT.

Oui, c'est bien moi... moi ton père!

MARGUERITE.

Mon père! mon père!

VILMOTT.

Plus bas!

MARGUERITE.

Pourquoi donc? ah! père! si tu savais comme je t'ai pleuré? (Sanglotant.) Oh! mon Dieu! mon Dieu!

VILMOTT.

Plus bas! au nom du ciel!

MARGUERITE.

Je ne vous comprends pas. La tombe fait un miracle, elle me rend mon père que j'ai cru perdu pour toujours, et il faut que j'étouffe ma joie! il faut me taire! quand j'aurais besoin de rire, de pleurer, de crier!...

VILMOTT.

Déjà deux fois, tu as failli me perdre par ton acharnement à vouloir te trouver en face de Lord Dunbar!

MARGUERITE.

Vous perdre! Comment pouvais-je vous perdre, lorsque je voulais venger votre mort?

VILMOTT.

Comment! mais tu n'as pas compris?

MARGUERITE.

Quoi donc?

VILMOTT.

Que si Joseph Vilmott est vivant, c'est que...

MARGUERITE.

C'est que...

VILMOTT.

C'est que Lord Dunbar est mort... et que... lui mort...

MARGUERITE.

Eh bien!

VILMOTT.

Eh! bien... j'ai pris sa place.

MARGUERITE.

Vous, vous seriez...

Digitized by Google

VILMOTT.

Je suis Henri Dunbar!

MARGUERITE.

Henri Dunbar! vous!

VILMOTT.

Oui, pour tout le monde, excepté pour toi. En me poursuivant partout comme tu l'as fait, tu t'exposais à me reconnaître brusquement, à te trahir, à me perdre! voila pourquoi je t'ai évitée... voilà pourquoi je suis venu moi-même... ici... à la dérobée... comprends-tu maintenant?

MARGUERITE.

Je ne sais si j'existe... si je suis bien réellement en face de vous, mes idées se confondent!... attendez! c'est vous, n'est-ce pas?

VILMOTT, avec tendresse.

Oui... oui... c'est moi! moi ton père!... qui presse contre son cœur sa fille bien aimée. C'est le seul instant de joie que j'ai eu depuis...

MARGUERITE.

Depuis?

VILMOTT, avec emportement.

Mais tu ne comprends donc pas que s'il a disparu... l'autre...

MARGUERITE.

Eh bien?

VILMOTT.

Eh! bien, c'est que...

MARGUERITE, avec un cri.

Ah! vous l'avez tué!...

VILMOTT, voulant lui fermer la bouche.

Tais toi!

MARGUERITE, le repoussant.

Laissez! laissez! Oh! ces mains! ces mains! ce sont celles qui l'ont assassiné!

VILMOTT.

Le crime est moins atroce que tu ne le penses... crois moi!

MARGUERITE.

Vous croire! moi qui vous aimais tant! Un père! en venir là, de forcer sa fille à le regarder avec horreur! Oh!

VILMOTT.

Eh! c'est moins ma faute! que la sienne après tout!

Digitized by Google

MARGUERITE.

Ah! oui, le coupable, c'est celui qui est mort... ils disent toujours cela, ceux qui tuent.

VILMOTT.

C'est une fatalité! depuis vingt-cinq ans que cet homme m'avait perdu, avais-je conçu une seule fois la pensée de me venger de lui par la mort? Jamais. Il a fallu un concours inouï de circonstances... Il a fallu que lui-même contribuât volontairement à sa perte... Ah! tu ne peux comprendre cela... tu ne peux savoir...

MARGUERITE.

Je comprendrai : je veux tout connaître... parlez.

VILMOTT.

Mais...

MARGUERITE.

Suis-je votre fille ?... votre crime rejaillit-il sur moi? oui ou non ?

VILMOTT.

Hélas!

MARGUERITE.

Parlez donc, puisque me voilà fatalement votre complice, je veux connaître toute l'étendue de mon malheur, je vous écoute, surtout ne cachez rien.

VILMOTT.

Oh! Marguerite! Si tu savais combien je suis malheureux, tu me parlerais moins durement.

MARGUERITE, éclatant.

Si vous pouviez lire dans mon cœur, vous verriez que j'étouffe mes larmes, malheureux père! mais si je t'invite à parler c'est pour trouver dans ce que tu diras une raison de te plaindre, une excuse pour t'aimer encore!

VILMOTT.

Ecoute donc. Il arrivait en Angleterre, absolument isolé : son domestique de confiance avait péri dans la traversée : mon frère, qui seul connaissait lord Dunbar venait de mourir à l'hôtel, au sortir du chemin de fer, d'une attaque de paralysie. Transformé par les vêtements que je m'étais procurés, j'allai attendre lord Dunbar. Il débarqua, se rappela mes traits et m'invita à le suivre à l'hôtel *des Armes du Roi;* on ne nous y connaissait ni l'un ni l'autre. On ignorait lequel des deux était le riche banquier venant des Indes. En ce moment, je ne pensais pas à mal, j'étais humble, suppliant.

Digitized by Google

Je me mis à sangloter en rappelant ma jeunesse flétrie, ma vie déshonorée à cause d'Henri Dunbar. Je ne songeais pas à lui demander quoique ce soit : ni calcul, ni projet de ma part. Oh! que ne s'est-il montré humain, juste, pitoyable! un seul mot de regret pour le passé! une seule parole de bienveillance pour le présent, et j'aurais pardonné, que dis-je, je serais parti, bénissant l'auteur de ma misère!

MARGUERITE.

Continuez, mon père.

VILMOTT.

Mais non, plus hautain, plus méprisant que jamais, il me dit : « Cessez ces plaintes, elles me fatiguent! ce qui est fait, est fait. Je ne viens pas à Londres après un si long exil pour être importuné... Cependant je ne veux pas oublier que vous avez été jadis mon compagnon de plaisir... je vous viendrai en aide. Vous étiez gai, amusant, autrefois... il m'en souvient, Allons! asseyez-vous là... mangez... et puisque Sampson est mort, donnez-moi des nouvelles... mettez-moi au courant de ce qui m'intéresse, mais surtout pas de récriminations; pas de reproches, ou bien je vous fais jeter dehors comme un importun, comme un mendiant!

MARGUERITE.

L'insolent!

VILMOTT.

Je pris mon parti, je m'efforçai de sourire, mais je le haïssais mortellement... après le repas nous sortîmes, je me trouvai seul avec lui dans le petit bois d'Oxham, près de la rivière... Un hasard funeste ramena une explication entre nous... Il fût brutal, violent... je m'animai; à mes paroles de reproche il me répondit par une provocation... il osa me frapper... je devins fou de rage, de désespoir... alors..

MARGUERITE.

N'achevez pas! (Un temps.) Ensuite?

VILMOTT.

Le calme revenu en moi, je fus épouvanté de ce malheur.. que faire?... que devenir?... j'étais perdu... Le seul moyen de me sauver c'était de prendre sa place. Comme toutes les chose hardies, c'était ce qu'il y avait de plus simple et de plus facile. Je tentai cette infernale aventure. Le succès m'a secondé au delà des plus folles espérances. Tout à coup, il a fallu que ma fille, ma propre fille menaçat d'être le seul obstacle à la continuation de cette fortune inouie...

Digitized by Google

MARGUERITE.

Ainsi du meurtre, vous en êtes venu...

VILMOTT.

A ton tour, n'achève pas, tu ne sais pas toute la vérité.

MARGUERITE.

Je sais que vous avez pu vous décider à venir habiter le château de la victime!... que vous occupez sa chambre, son lit... Que vous vous êtes emparé de son or... enfin que, mettant le comble à toutes ces infamies, vous osez ouvrir vos bras pour y recevoir la fille de cet homme, comme si le fantôme de son père ne se dressait pas entre elle et vous!

VILMOTT.

Tais toi! oh! tais-toi! la jeune fille.... jamais, non jamais je n'ai posé mes lèvres sur son front, j'ai mieux aimé me laisser accuser d'indifférence, de froideur, d'aversion même... Quant à ce château... ne crois pas que j'y sois en paix!... Ils mentent, ceux qui ont tué et qui disent être calmes la nuit; s'ils l'étaient, ce ne seraient plus des créatures humaines! Pour moi la nuit est peuplée de sons étranges et sinistres. Les choses les plus simples me deviennent épouvantables. Le pétillement de la flamme dans l'âtre, le bruit de la pendule sur la cheminée, sont semblables à cette torture qui consiste à faire tomber de l'eau goutte à goutte sur le crâne du condamné... il finit par devenir fou furieux, je le deviendrai, aussi, moi, si cela continue; quelques minutes m'ont suffi pour commettre un acte audacieux qui m'a donné le plus riche butin que jamais meurtrier ait pu rêver!... cet acte a transformé mon existence, il a changé tout mon être... mais écoute... Marguerite, il l'a tellement changé que lorsque je quittai ce bois, je n'étais plus seul... J'étais suivi par une créature gigantesque... monstre hideux qui repète jusqu'à mes soupirs, s'attache à moi, me saisit à la gorge, et monte sur ma poitrine... Enfin, une chose horrible, sans forme et sans nom et qui cependant revêt toutes les formes et prend tous les noms. Et cette chose horrible, ce monstre hideux, c'est... c'est le spectre de mon crime!...

MARGUERITE.

Vous souffrez à ce point! c'est bien! Dieu aura pitié de vous puisqu'il vous punit déjà... maintenant que prétendez-vous? quel projet aviez-vous en venant ici?

VILMOTT.

Point d'autre que de te prévenir du péril où tu pourrais

me jeter par une indiscrétion, par un mot, par un geste.

MARGUERITE.

Voilà tout!

VILMOTT.

Mais sans doute.

MARGUERITE.

Il y a cependant autre chose à faire!

VILMOTT.

Quoi donc?

MARGUERITE.

Il faut fuir...

VILMOTT.

Fuir?

MARGUERITE.

Sur le champ.

VILMOTT.

Soit! après tout, j'aime mieux cela, et puis j'avais prévu cette extrémité, mes dispositions sont prises.

MARGUERITE.

Quelles dispositions?

VILMOTT.

Mais!

MARGUERITE.

Oh! parlez, point de réserves, point d'arrières-pensées, songez-y, le moment est solennel.

VILMOTT.

Eh bien, je...

MARGUERITE.

Achevez.

VILMOTT.

J'ai réalisé des valeurs considérables... de plus...

MARGUERITE.

De plus...

VILMOTT.

J'ai cousu, moi-même, dans une ceinture de cuir... des... bijoux...

MARGUERITE.

Des bijoux! pour une somme importante?

VILMOTT.

Pour trois millions!

MARGUERITE.

Et les valeurs... combien!

Digitized by Google

VILMOTT.

Deux millions!

MARGUERITE.

Bien... écoutez maintenant. Voici comment nous allons procéder... je partirai secrètement avec vous...

VILMOTT, joyeux et surpris.

Toi!

MARGUERITE.

Je m'exilerai... je quitterai... pour toujours mon pays... je perdrai volontairement l'espoir de jamais revoir celui qui fut mon mari... et je ferai cela pour vous... pour vous, mon père...

VILMOTT.

Ah! du moins notre fortune aidera à te faire oublier...

MARGUERITE.

Notre... fortune... je vois que vous ne comprenez pas. Mon père, notre fortune est contenue dans ce tiroir! la voilà! celle là est bien à nous! je l'ai gagnée, c'est la seule que nous emporterons... la seule, entendez-vous, mon père!

VILMOTT.

Me séparer de tout l'or que j'ai acquis au prix de mon repos, au prix de ma vie... jamais! jamais!...

MARGUERITE.

Vous vous en séparerez pourtant!

VILMOTT.

Tu me trahiras... tu livreras ton père...

MARGUERITE.

Non, mais je me tuerai! oh! je me tuerai!

VILMOTT, effrayé et suppliant.

Eh! bien, soit, Marguerite, je ferai ce que tu voudras, je me dépouillerai... je t'obéirai... mais ne me regarde pas ainsi, ta pitié seule me soutient... Je suis plus malheureux encore que coupable, va! le malheur a dominé toute ma vie... puisque tu l'exiges redevenons pauvres... nous pourrons être heureux encore, car enfin on ne sait rien... on ne découvrira jamais... Toi seule... toi seule au monde tu connais la vérité... Il n'y a pas de preuve... pas la moindre contre moi. Le Coroner m'a acquitté... je suis à l'abri de tout danger... et...

MARGUERITE.

Prenez garde... on vient...

Digitized by Google

PADDY, entrant.

Madame... pardon... si je vous dérange... mais M. Scharp vient d'arriver, il monte... c'est une chose qui ne souffre pas le moindre retard... il dit qu'il a découvert... quoi... je n'en sais rien, mais il a découvert quelque chose.

VILMOTT, bas à Marguerite.

Scharp! il ne faut pas qu'il me voie ici!

MARGUERITE, poussant Vilmott dans un cabinet.

Là! là!... quoiqu'il arrive, souvenez-vous de mes paroles! (Vilmott se cache.)

PADDY, ne le voyant plus.

Tiens!... et le monsieur qui...

MARGUERITE, avec douceur à Paddy.

Allez! Monsieur, allez!

PADDY.

Oui... Madame... oui... (A part.) Mais qu'est-ce qu'il se passe donc!

## SCÈNE V

MARGUERITE, VILMOTT caché, SCHARP, UN CONSTABLE, porteur d'un panier couvert.

SCHARP.

Pardonnez-moi, Madame, ce retour imprévu. Les événements se précipitent avec une rapidité telle que... (Au Constable en lui montrant une table.) Déposez cela ici. (A Marguerite.) Vous permettez, Madame...

MARGUERITE, inquiète.

Qu'y a-t-il donc?... ces préparatifs...

SCHARP.

Sont nécessaires... J'estime qu'avec les preuves qui sont là, nous devons arriver à la connaissance complète de la vérité.

MARGUERITE.

Quelles preuves?

SCHARP.

Madame, hier au soir, comme on travaillait dans la rivière, à la lueur des torches, on sentit dans un trou profond quelque chose de résistant ; après des peines inouies, on ramena à la surface de l'eau un paquet couvert de mousse et de sable et déjà rongé... j'avais recommandé qu'on m'expédiât en toute

Digitized by Google

hâte, sans examen, sans commentaire, ce qu'on trouverait. Le paquet est là... Je suis votre mandataire, Madame, j'agis en votre nom, je ne me suis pas cru le droit d'en faire l'examen hors de votre présence...

MARGUERITE, à part.

Mon Dieu! mon Dieu!

SCHARP.

Madame, tous ces détails paraissent vous impressionner péniblement, vous l'avouerai-je?... moi-même en arrivant à ce moment que je regarde comme suprême, je ne puis me défendre d'une sorte de terreur... je crains... je redoute...

MARGUERITE.

Quoi donc, Monsieur ?

SCHARP, avec pitié.

Je ne sais pas encore, Madame... mais je me sens ému malgré moi.

MARGUERITE.

Monsieur Scharp... la sévérité de votre profession n'a éteint en vous aucun bon sentiment d'humanité... je le vois... grâces en soient rendues au ciel! vos sentiments je les partage, je dois les partager... d'ailleurs, j'ai réfléchi!...

SCHARP.

A quoi, Madame...

MARGUERITE.

J'ai réfléchi que j'avais peut être tort de m'acharner à une vengeance stérile... certainement, j'ai tort! la vengeance est une offense à Dieu!... et puis, rend-elle la vie à ceux qui ne sont plus? hélas! non... vous êtes de mon avis j'en suis sûre.

SCHARP.

Votre conclusion, Madame, c'est...

MARGUERITE.

C'est qu'il faut abandonner cette malheureuse affaire... ce sont des peines, des tourments inutiles... cela ne peut conduire à rien de bon... Quant à ces débris... si ce sont les vêtements de... mon père... je les garde... je m'en charge... laissez les... (Elle veut les prendre.)

SCHARP, l'arrêtant.

Alors, Madame, vous renoncez à toute action contre Lord Dunbar?...

MARGUERITE.

J'y renonce!

SCHARP.

Et alors moi, je cesse de représenter vos intérêts?

MARGUERITE.

Oui!... oui...

SCHARP.

Soit... Madame, mais me voici dans l'obligation d'en représenter d'autres.

MARGUERITE.

Lesquels?

SCHARP.

Ceux de la société, ceux de la justice!... (Au Constable.) Monsieur, votre mission commence, la mienne a changé, nous allons tous les deux constater légalement les objets contenus, dans ce panier... (A Marguerite qui veut s'éloigner du côté de Vilmott.) Restez, Madame, je requièrs votre présence. (Marguerite est comme frappée de stupeur. En ce moment Vilmott parait au fond Schap sans le voir fouille dans le panier.) Ah! voilà ce que je cherchais... une chemise rouge, contenant... contenant...: des pierres... ah! oui, pour couler le paquet au fond de l'eau... attendez... il y a là un chiffre... une marque!... Providence! Providence!... (Au constable.) voyez-vous cette marque? quel prénom, quel nom lisez-vous distinctement brodés en soie blanche?

MARGUERITE, lisant comme malgré elle.

Henri Dunbar!

SCHARP.

Oui! Henri Dunbar!... Pour quelle raison Henri Dunbar, s'il eut été le meurtrier, aurait-il enfoui sous l'eau ces vêtements qui étaient à lui... à lui Dunbar...

MARGUERITE hors d'elle même.

Alors, vous pensez... vous croyez...

SCHARP.

Je ne crois pas... je suis sûr... sûr comme de la vérité, sûr comme de Dieu, que l'homme assassiné est Henri Dunbar! que le meurtrier, c'est l'homme qui l'accompagnait, et qui ensuite a pris sa place; que c'est son ancien serviteur, Joseph Vilmott lui-même, enfin que c'est... (Apercevant Vilmott.) C'est lui!

MARGUERITE, avec un cri.

Ah! (Vilmott est comme un homme pétrifié.)

SCHARP, au Constable

Ecrivez, Monsieur, écrivez! (Marguerite s'approche; elle fait de

vains efforts pour parler. Sa voix reste étouffée sous la convulsion intérieure. Elle finit par tomber raide par terre.)

Le rideau tombe.

---

# ACTE CINQUIÈME

Le théâtre représente au fond un pont agreste donnant sur le bief d'un moulin dont on voit la roue tourner de temps en temps. — A gauche et en coupe, la cabane de Humphrey.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LAURA, MISS BOTHWEL, HUMPHREY.

HUMPHREY.

Il pleut toujours, miss Laura... Attendez encore un peu, voulez-vous que j'aille jusqu'au château chercher une voiture?...

LAURA.

Oh! non, M. Humphrey, je vous remercie... C'est déjà une grande indiscrétion à nous d'avoir pénétré chez vous.

MISS BOTHWELL.

Mais non, mais non, quoi de plus naturel! nous nous promenions dans les bois autour de Jocelyns Rock, notre future habitation. La pluie nous a surprises. Nous avons aperçu ce cottage... C'était précisément la demeure de M. Humphrey, le serviteur... (Se reprenant). L'ami de lord Jocelyn... Nous sommes venues demander un abri contre l'orage... Eh bien! quoi de plus naturel?... (A part.) C'est d'autant plus naturel... que Laura espérait bien trouver ici son beau fiancé.

LAURA.

Monsieur Humphrey... Depuis combien de temps habitez-vous ce châlet?

HUMPHREY.

Mais depuis l'arrivée de Milord dans le domaine de Haughton.

Digitized by Google

LAURA.

Ah ! charmant endroit !

HUMPHREY.

C'était anciennement un moulin, Milord affectionne particulièrement ce site pittoresque.

LAURA, à part.

Je le sais bien...

HUMPHREY.

Il n'y a plus de meunier, mais la roue continue de tourner.

MISS BOTHWELL, avec mélancolie.

L'image de la vie !...

HUMPHREY, souriant.

Grande vérité, Mistress. (A part.) Je ne sais pas ce qu'elle a voulu dire.

LAURA.

Alors, M. Jocelyn vient parfois de ce côté ?...

HUMPHREY.

Souvent, très-souvent, mademoiselle ; hier, encore, j'ai eu le bonheur de le voir.

LAURA.

La pluie redouble, miss Bothwell... (Elle s'assied.)

MISS BOTHWELL.

Vous pensez, mon enfant ?... (A part.) Il ne pleut plus du tout.

LAURA, à Humphrey.

Ainsi, Jocelyn est venu hier?...

HUMPHREY.

Oui, mademoiselle.

LAURA, réfléchissant.

Il a trouvé le temps de faire cette promenade... et nous, depuis trois jours nous n'avons pas eu sa visite au château... (A Humphrey.) Etait-il gai, de bonne humeur ?...

HUMPHREY.

Il était triste, mademoiselle, fort triste... (Il s'éloigne sans en dire davantage.)

LAURA, à part.

Triste !... pourquoi ?... Je n'ose plus questionner. Moi aussi, je suis triste... C'est peut-être le temps... (A sa gouvernante.) Miss Bothwell avez-vous jamais vu rien de pareil ?... C'est bien désagréable !

MISS BOTHWELL, sententieusement.

Miss, il arrive toute espèce de choses désagréables en ce monde. Seulement des demoiselles telles que vous n'en souffrent pas souvent. D'autres diront que vous êtes née sous une heureuse étoile, moi, je soutiens que vous êtes venue sous des milliers de bonnes étoiles... Allons, ne chagrinez pas votre bon petit cœur à cause de la pluie...

LAURA.

C'est un mauvais présage, Elisabeth. Vous souvenez-vous de la vieille ballade des deux fiancées, l'une sur qui le soleil brille et l'autre sur qui la pluie tombe?...

MISS BOTHWELL.

Grand Dieu! Laura, vous n'allez pas j'espère vous mettre en tête de pareilles fadaises! C'est bon pour le vulgaire qui fait publier ses bans à la paroisse... qu'est-ce que vous voulez que cela puisse vous faire à vous, miss Laura Dunbar de Dunbar-Castle!...

LAURA.

Cela me fait beaucoup. La dernière fois que je suis sortie à cheval avec Jocelyn, en plein soleil, tout sur terre m'a semblé beau et brillant... La joie inondait mon cœur... Ma vie future semblait se dérouler devant moi comme une interminable galerie de beaux tableaux où je me voyais toujours avec Jocelyn et toujours heureuse. Aujourd'hui, comme tout est différent! Pourquoi donc cela, chère Elisabeth?

MISS BOTHWELL.

Bonté divine! Comment puis-je vous le dire, ma chère enfant!... Vous parlez comme un livre de poésie, et à moins que je ne fusse moi-même un autre volume de poésies, je ne vois guère comment je pourrais répondre.

LAURA.

Savez-vous à quoi je songe maintenant?...

MISS BOTHWELL, vivement.

Oh! ma foi, non.

LAURA, sérieuse.

Je songe, Elisabeth, que je connais bien peu Jocelyn...

MISS BOTHWELL.

Allons! autre chose, à présent!...

LAURA, même jeu.

Je l'aime!... Dieu sait avec quelle tendresse!... Mais il me semble que je ne le connais pas du tout... si je ne l'aimais

JOCELYN,

Oui!

HUMPHREY.

Miss Laura sort d'ici... et si vous le désirez, je puis...

JOCELYN.

Reste... je ne veux pas être vu, d'elle surtout...

HUMPHREY.

C'est différent, vous êtes tout pâle... Qu'y a-t-il?

JOCELYN.

Il y a... il y a... que je suis perdu ..

HUMPHREY.

Perdu!..,

JOCELYN.

Sans espoir!...

HUMPHREY.

Vous m'épouvantez!... Puis-je quelque chose pour vous?... Tout mon sang vous appartient...

JOCELYN.

Tu ne peux rien.

HUMPHREY.

Rien!...

JOCELYN.

Non!

HUMPHREY.

Enfin, qu'y a-t-il... pour Dieu! qu'y a-t-il?

JOCELYN.

Comment parler encore de cela? Y penser seulement me fait honte...

HUMPHREY.

C'est trop d'angoisses... je vous supplie de parler...

JOCELYN, lui serrant la main.

Voici la vérité : je suis... je suis... marié.

HUMPHREY.

Marié!

JOCELYN.

Oui!

HUMPHREY.

A qui?

JOCELYN.

A une femme au-dessous de ma condition... une folie de jeune homme!

HUMPHREY, se rattachant à un espoir.

Mais vous êtes libre maintenant, maître... votre femme est morte... et...

JOCELYN.

Non !

HUMPHREY.

Et Miss Laura ?

JOCELYN.

Voilà ma torture..... mon supplice..... je ne sais que faire !....

HUMPHREY.

Milord, votre devoir est tout tracé.

JOCELYN.

Le devoir ! le devoir !... lui aussi !... Est-ce qu'il suffit de dire à la passion : tiens, voilà le devoir, va-t-en, tu n'es qu'une ombre, ah ! c'est une réalité palpitante. Ce sont des serres de feu qui vous étreignent et qui vous brûlent. — Je souffre bien...

HUMPHREY.

Mon cher maître...

JOCELYN.

Hier, j'étais rempli de résolution ! La nuit m'a apporté d'abominables défaillances. Me trouver en face de lord Dunbar... j'aimerais mieux affronter mille morts... la perdre elle, ne plus la voir... c'est horrible ! mais enfin, je puis m'y résoudre, tandis que lui, lui !... Rien que des aveux honteux, humillants, comprends-tu ?... Encore si j'entrevoyais quelque chose de digne pour me relever.

HUMPHREY.

Pour être noble et digne, mon maître, vous n'avez qu'une chose à faire : dire la vérité...

JOCELYN.

Tu penses comme elle.

HUMPHREY.

Elle... qui ?

JOCELYN.

L'autre.

HUMPHREY, timidement.

Votre femme ?

JOCELYN.

Oui.

HUMPHREY.

Elle sait donc?...

JOCELYN.

Tout!

HUMPHREY.

Et elle vous a conseillé?...

JOCELYN.

D'être franc, sincère!

HUMPHREY.

Quoi! Elle n'a pensé qu'à vous!

JOCELYN.

Oui...

HUMPHREY.

Mais, Milord, c'est une brave femme!

JOCELYN.

Oui...

HUMPHREY.

Dieu soit loué!

JOCELYN.

Comment?...

HUMPHREY.

Rien n'est perdu, laissez-moi faire!

JOCELYN.

Où vas-tu?

HUMPHREY.

Au château de Dunbar.

JOCELYN.

Reste... c'est à moi à me présenter en face de ceux que j'ai outragés et à leur demander loyalement pardon. Je ne m'abriterai pas derrière un autre... ce serait faire une nouvelle injure à Laura et à son père.

HUMPHREY.

A la bonne heure, mon maître.. Ah! tenez, on voit bien quel est, sur votre noble cœur, l'empire d'une bonne résolution! vous voilà plus calme.. plus fort..

JOCELYN.

Oui.. en effet.. je me sens comme j'étais hier en la quittant..

HUMPHREY.

Qui.. maître.. votre.. femme?...

JOCELYN.

Oui..

HUMPHREY.

Ah! alors, je le répète, c'est une âme généreuse et vaillante..

JOCELYN.

Oui, tu as raison.. un mot à Lord Dunbar. (Il entre dans le châlet, bruit au dehors.)

HUMPHREY.

Ah! mon Dieu! une voiture lancée à fond de train sur la côte.. le gentleman est dans l'impuissance de maîtriser son cheval.. ils vont se briser. (Poussant un cri.) Ah!.. (Il court vivement, entre dans la coulisse et ramène Marguerite).

## SCÈNE III

LES MÊMES, MARGUERITE, puis VILMOTT.

MARGUERITE.

Du secours.. vite.. vite.. là!. (Humphrey sort vivement.)

JOCELYN, la reconnaissant.

Marguerite!.

MARGUERITE, idem.

Ah! (Elle veut fuir.)

JOCELYN, voulant la retenir.

Que faites-vous?

MARGUERITE.

Laissez-moi..

JOCELYN.

Arrêtez!

MARGUERITE.

Laissez-moi, laissez-moi!

JOCELYN.

M'est-il donc interdit de vous porter secours?

MARGUERITE.

Je n'ai besoin de rien. Je ne demande rien..

JOCELYN.

Vous avez bien du fiel, Marguerite...

MARGUERITE.

Il croit.. il m'accuse.. (Voulant s'en aller.) Par pitié.

JOCELYN.

Vous resterez...

MARGUERITE.

Jocelyn... si vous saviez...

JOCELYN.

Je veux savoir...

MARGUERITE.

Je ne puis parler...

JOCELYN.

Vous suis-je devenu odieux à ce point?

MARGUERITE.

Oh! Jocelyn, Jocelyn!

JOCELYN.

Parlez... oh! s'il est vrai que vous m'ayez jamais aimé, parlez!...

MARGUERITE.

Les rôles sont changés! C'est nous qui sommes des parias, des réprouvés!... ah! mais, je ne dois pas en dire davantage...

JOCELYN.

C'est de la folie... Marguerite... revenez à vous...

MARGUERITE.

Au nom du ciel laissez-moi détourner de vous cette tache, cette boue sanglante!

VILMOTT, au dehors.

Marguerite.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, HUMPHREY ramenant VILMOTT.

MARGUERITE, le croyant mort.

Mon père! mon père!

JOCELYN.

Son père!

VILMOTT, d'une voix faible.

Ma fille! Marguerite...

MARGUERITE, se précipitant vers lui.

Ah! mon père! (Vilmott épuisé retombe.)

JOCELYN, pétrifié.

Lord Dunbar! son père.

MARGUERITE, à Vilmott.

Appuie-toi sur moi...



Digitized by Google

VILMOTT, essaie de se lever et pousse un cri en retombant.

Ah! (Défaillant.) Ma... jambe est brisée...

HUMPHREY (à Jocelyn.)

Milord, aidez-moi... (Il désigne la maison.)

MARGUERITE, arrêtant Humphrey au moment où il réclame le secours de Jocelyn.

Non... pas lui... oh! pas lui...

HUMPHREY, étonné.

Je vais chercher du secours.. un médecin... je reviens!... Je reviens.. (Il sort en courant.)

## SCÈNE V

LES MÊMES moins HUMPHREY.

MARGUERITE, à Vilmott.

Un effort!

VILMOTT, souffrant.

Je... ne puis... (Il retombe.)

MARGUERITE.

Attendez... (Elle déchire son mouchoir, son fichu de cou et se met à panser son père.)

JOCELYN, comme un homme dont la raison chancelle.

C'est... votre père?

MARGUERITE, machinalement préocupée quelle est de Vilmott.

Oui...

JOCELYN.

Il a pris le nom... les titres? la fortune?

MARGUERITE, même jeu.

Oui...

JOCELYN.

Lord Dunbar a été tué?...

MARGUERITE.

Oui...

JOCELYN, revenant peu à peu à la situation.

Tué? par qui? par... (Désignant Vilmott à Marguerite). Par lui..

MARGUERITE.

Oui... (A Vilmott en le pansant.) Vous fais-je mal?..

JOCELYN.

Sa fille!... elle!... mais alors, moi je... (Avec un cri.) Ah!

MARGUERITE.

Il fallait me laisser fuir...

JOCELYN.

C'est un horrible coup...

MARGUERITE.

J'ai voulu vous l'éviter... La fatalité nous poursuit tous...

VILMOTT.

La fatalité!.. non., le châtiment...

MARGUERITE.

Avais-je fait quelque chose pour être châtiée, moi! non, j'ai travaillé... j'ai prié... que la volonté de Dieu soit faite... (Elle soulève son père et le fait asseoir sur un banc.)

JOCELYN, avec des larmes.

Dieu! oh! Dieu!...

MARGUERITE, avec un ton résolu.

Milord, ne restez pas ici. On va venir... La justice va se mêler de cette affaire. Je suffirai, quoiqu'il arrive. Partez, reniez nous, défendez votre nom... ce n'est pas moi qui le prononcerai jamais... ce n'est pas moi qui l'aurais taché?... Ce nom!... (avec rage) pourquoi faut-il?... (Regardant Vilmott.) Je ne puis pourtant pas le maudire!... C'est mon père! adieu, Milord... (Avec amour.) Adieu... Jocelyn... adieu... on vient... adieu!... (Entrée de Humphrey et de trois personnes qui s'empressent auprès de Vilmott.)

JOCELYN, regardant Marguerite avec commisération.

Pauvre femme!... pauvre femme!... (Prenant son parti.) Oui je pars... Je... (Réfléchissant.) Point d'issue... d'aucun côté... plus rien à espérer en ce monde... Allons...

VILMOTT, au moment où on l'emporte, à sa fille.

Si tu l'aimes, ne le laisse pas partir.

MARGUERITE.

Pourquoi?

VILMOTT.

Je l'ai deviné... Il va se tuer...

MARGUERITE.

Ah!... (Elle court dans la coulisse et ramène fiévreusement Jocelyn en scène pendant qu'on emmène Vilmott chez Humphrey.)

JOCELYN.

A votre tour, laissez-moi... laissez-moi... vous dis-je!

MARGUERITE, à Jocelyn.

Non... non... je m'attache à vous... Je ne vous quitterai plus... partout où vous irez j'irai, mais vous ne mourrez pas. Non! tu ne mourras pas!. je ne veux pas que tu meures!... Ecoute... écoute... bientôt tu seras libre... tu ne souffriras

pas à cause de moi... c'est moi... moi, vois-tu, qui mourrai... oui... il le faut... que veux-tu que je devienne?. Je n'ai jamais vécu que pour vous deux... lui?... Le malheur l'a toujours poursuivi... c'est son excuse... maintenant, je ne puis plus rien pour lui! qu'il vive loin, bien loin... voilà tout ce que je demande! Mais toi... oh? toi! si tu m'aimais... si tu pouvais m'aimer encore, j'oublierais tout... je... mais tu ne m'aimes pas... tu ne m'as jamais aimée... tu vois bien qu'il faut que je meure!..

JOCELYN, ému.

Marguerite! oh! Marguerite!

MARGUERITE.

Ecoute encore... veux-tu? dis... quand je ne serai plus, nul ne saura que ton nom m'a appartenu... tu seras tranquille... heureux... bien heureux... mais au moins, jure-moi que tu vivras... jure-le... fais cela pour moi... tu me dois bien quelque chose, n'est-ce pas?... J'ai tant souffert à cause de toi.., et puis, à ton tour, pardonne-moi ce malheur, cette honte qui a failli rejaillir sur toi!... Les larmes m'étouffent!... mon cœur éclate... je crois bien que je vais mourir... pardonne, pardonne!...

JOCELYN.

Ah! c'en est trop Marguerite!... tu fais palpiter tout mon être de honte, de douleur, de tendresse... misérable nature que la mienne... Ah! je rougis de moi!... Combien je suis petit, mesquin, chétif, à côté de cette grandeur, de cette générosité, de cet amour! et elle me demande pardon!... elle!... quand c'est moi qui devrais m'agenouiller devant elle pour la supplier de me pardonner ma folie, mes égarements! (Montrant la cabane où est Vilmott.) Aux yeux de Dieu... aux miens... ma faute a dépassé son crime!... oui, ce qui l'a poussé au mal, lui, c'est le démon... moi, c'est la faiblesse... l'orgueil... il est à plaindre, je ne le suis pas... réprouvés... réprouvés tous les deux!... nous sommes bien de la même famille!

MARGUERITE.

Ne t'accuse pas!... je te défendrais contre-toi...

JOCELYN, la contemplant.

Tu dis que je ne t'ai jamais aimée, Marguerite! tu dis que je ne t'aime pas!... ah! si l'amour c'est la reconnaissance, l'estime, l'admiration, si l'amour c'est le remords de t'avoir oubliée et méconnue, si c'est le besoin de te consacrer désor-

mais toute ma vie, enfin, si c'est la foi, oh ! je t'aime Marguerite, je t'aime plus que je n'ai jamais aimé, plus que je n'aimerai jamais.

MARGUERITE.

Jocelyn !...

## SCÈNE VI

LES MÊMES, HUMPHREY, SCHARP.

MARGUERITE, voyant entrer Scharp.

M. Scharp !... (Pendant ce qui précède, on a vu le pont se garnir de Constables. Scharp est descendu par ce pont et est entré en scène par la droite, sur une indication d'un de ses hommes qui lui a montré la cabane, Scharp s'est dirigé vers la porte.)

MARGUERITE, lui barrant le passage.

Que voulez-vous ?...

SCHARP.

Laissez-moi passer, Madame !

MARGUERITE, avec désespoir.

Monsieur !

SCHARP, à mi-voix, désignant la cabane.

N'ajoutez pas au crime qu'il a commis un scandale inutile...

MARGUERITE.

Et c'est vous, Monsieur, c'est vous qui nous perdez !...

SCHARP.

Hélas ! pour vous madame, je voulais être un défenseur : je suis un bourreau. Je vous plains, plaignez-moi aussi : mes regrets seraient plus vifs peut-être, si, trompant ma surveillance, votre père aidé par vous, ne s'était enfui cette nuit. — vous avez fait votre devoir. — J'ai le mien à remplir. — Laissez-moi passer.

JOCELYN, intervenant.

Monsieur, n'y a-t-il donc aucun moyen de concilier ce devoir terrible avec... (Montrant Marguerite.) Avec la pitié que commande sa fille si malheureuse, si loyale !... si innocente enfin !...

SCHARP, à part.

Pauvre femme !

JOCELYN, bas.

Si son père est arrêté... elle est perdue !

SCHARP.

Je n'y puis rien !

JOCELYN.

Inexorable !

SCHARP.

Milord, vous avez un nom intact, une grande fortune... vous êtes marié, votre femme s'abritera sous votre honneur, sous votre nom respecté !

JOCELYN.

Elle s'abritera dans une tombe... (En ce moment Vilmott paraît dans la cabane et vient écouter derrière la porte.)

SCHARP, devinant ce mouvement entraîne Jocelyn vers cette porte qui les sépare de Vilmott. — Marguerite reste à l'écart.

Milord, la mort du criminel anéantit l'action de la justice.

JOCELYN.

Je ne comprends pas.

SCHARP, les yeux sur la porte et parlant avec intention.

Supposez que Joseph Vilmott, au lieu de se briser la jambe...

JOCELYN.

Eh bien ?...

SCHARP, même jeu.

Supposez qu'il se fût tué !... Mouvement de Vilmott qui a entendu derrière la porte.)

JOCELYN, avec horreur.

Ah ! Monsieur !

SCHARP, froidement.

Cela pouvait arriver... et c'eût été un bienfait de la Providence que cela fût ainsi !...

JOCELYN.

Comment ?

SCHARP.

Oh ! alors, mes soupçons, mes découvertes, nos poursuites, la condamnation certaine, l'exécution publique, tout, tout... absolument... était annulé, anéanti par la mort du coupable !... que dis-je ? il n'y avait plus de coupable !... on aurait enterré Lord Dunbar, et avec ce cadavre le secret de cette déplorable affaire, était enseveli à jamais...

VILMOTT, armé d'un pistolet.

Ma fille, je te dois bien le sacrifice de ma vie, Marguerite pardonne-moi, pardonne-moi, adieu !... (Il se tue. La porte con-

Digitized by Google